Institut européen
European Institute

Master in Advanced European and International Studies

Mediterranean Studies

Voyage au bout de la mer : l'écriture de la harga dans les romans francophones algériens et marocains

Supervised by Yvan Gastaut

Maria Letizia Greco

2025

Remerciements

Tout d'abord, je voudrais remercier ma famille de m'avoir soutenu dans cette voie et d'avoir toujours cru en moi. Je remercie tout particulièrement mon frère, Gianluca, et mes parents, Antonella et Marco, de m'avoir permis d'étudier ce que j'aime et de m'avoir donné l'occasion de vivre de merveilleuses expériences.

Je voudrais également remercier mes grand-mère Ivana, qui m'a encouragé et soutenu avec son amour dans les moments difficiles.

J'aimerais également remercier mes amies et mes camarades qui m'ont toujours fait sentir leur soutien et qui m'ont fait rire même dans les moments les plus sombres. Je les remercie pour les moments vécus ensemble dans tous les coins du monde.

Je remercie tout particulièrement mon partenaire de vie, Luca, qui a toujours cru en moi, même lorsque je n'y croyais pas. Je le remercie d'avoir été là pour moi dans les moments difficiles et de m'avoir fait sentir son soutien et son amour.

Enfin, je voudrais remercier Monsieur Jean-Claude Vérez pour m'avoir permis de travailler sur ce sujet dans le cadre de ce Master. Ensuite, je souhaite remercier sincèrement Monsieur Yvan Gastaut qui m'a suivi tout au long de ce parcours et m'a aidé à comprendre la voie à suivre.

Table des matières

Introduction 3
Chapitre 1 7
Analyse du phénomène 7
1.1 La migration irrégulière et la *harga* 7
1.3 Méthodologie et démarche choisie 19
Chapitre 2 24
Avant la *harga* : le départ 24
2.1 Les causes de la *harga* 24
2.2 L'illusion d'un Eldorado européen 28
2.3 Les acteurs de la migration 32
Chapitre 3 39
Pendant la *harga* : le voyage 39
3.1 Le *No Man's Land* de la traversée 39
3.2. Les risques 42
3.3 Entre la vie et la mort : les disparus en mer 46
Chapitre 4 50
Après la *harga* : l'arrivée désillusionnée 50
4.1. La pénalisation de la *harga* 50
4.2 Rétention, expulsion et retour volontaire 55
4.3 La vie clandestine en Europe 58
Conclusion 61
Annexes 64
Bibliographie 67

Introduction

Au cours du 21ème siècle, les migrations continuent à s'intensifier dans un monde toujours plus mondialisé et gouverné par les inégalités, notamment les fractures entre les pays du Nord et ceux du Sud. Parmi les nouveaux enjeux, la *Harga* – terme en dialecte maghrébin - désigne les migrants clandestins, surtout les jeunes, qui brûlent leurs papiers et les frontières afin d'arriver en Europe. Face à cette situation, la réponse étatique se montre de plus en plus restrictive, renfonçant les contrôles, notamment aux frontières, et encourageant les migrants à entreprendre des projets illégaux et des voyages plus risqués[1]. Dans l'espoir d'une vie meilleure, les *harraga* sont prêts à tout afin de partir et d'atteindre cet Eldorado européen si ardemment rêvé.

Ce phénomène s'inscrit parmi les dynamiques globales qui caractérisent les sociétés maghrébines mais, loin de se limiter à une dimension sociale, le sujet fait l'objet d'études littéraires. En se penchant sur la dimension socioéconomique, la littérature témoigne le malaise collectif des populations, le difficile situation économique, les espoirs souvent déçus et la troublante quête identitaire[2]. Les romans sont ainsi l'expression des défis majeurs qui affligent la population, tels que la pauvreté, le chômage, la corruption, les inégalités sociales, la violence, etc.

Ce mémoire a comme objectif l'analyse de la *harga* aussi bien que des fractures sociales, économiques et politiques à travers le regard littéraire. On est persuadé que la littérature est en mesure de traduire les tensions entre aspiration, espoir et désillusion chez les *harraga* en donnant la parole aux individus souvent marginalisés. Les romans deviennent ainsi un espace de résistance, de dénonciation et d'interrogation nécessaire pour bien comprendre le phénomène. Le titre "Voyage au bout de la mer" évoque donc les parcours tragiques de ces migrants, non pas à travers la nuit comme dans l'œuvre de Louis-Ferdinand Céline, mais à travers la mer qui est à la fois lien et frontière. Chaque jour, elle devient le tombeau silencieux de nombreux *harraga,* engloutissant les corps de ceux qui ont rêvé d'un ailleurs meilleur[3].

Si on s'intéresse à la littérature de la migration, une question se pose : comment les représentations littéraires de la *harga* traduisent-elles les tensions entre aspiration, espoir et désillusion, tout en reflétant les fractures socioéconomiques de la société

---

[1] Cfr. ChatGPT
[2] *Ibidem.*
[3] *Ibidem.*

marocaine et algérienne ? Ce questionnement se développera en quatre parties : la première insistant sur les caractéristiques générales du phénomène de la *harga* et la démarche méthodologique choisie, notamment le rôle de la fiction et de la réalité et l'intérêt d'étudier ce phénomène à travers un pont de vue littéraire.

Dans le deuxième chapitre, le focus sera visé sur l'étude des causes profondes du phénomène en analysant la dimension économique, politique et sociale. Par la suite, on va présenter les profils des acteurs principaux qui concurrent à la migration pour enfin parler de la mystification de l'Occident qui encourage de nombreux migrants à partir vers un Eldorado qui n'existe pas.

Le troisième chapitre est consacré au voyage physique des migrants qui choisissent la traversée en mer. Tout d'abord, on analyse la migration vécue comme un rite de passage pour les *harraga* qui, à travers cette épreuve, seront prêts pour franchir la frontière du Méditerranéen. En outre, on va présenter les aspects qui retournent pendant la traversée (les peurs, les conditions du voyage, la foi) pour terminer par l'analyse de la tragédie des disparus en mer et ce qu'ils représentent pour les pays concernés par la migration.

La dernière partie s'intéresse à l'ultime phase du voyage des *harraga* : l'arrivée. On va citer en partie la position des pays européens face à cette forme de migration pour décliner ensuite comment les conditions des *harraga* et la désillusion qui subsiste après l'arrivée sont racontées par les auteurs. Face à cette désillusion, beaucoup espèrent rentrer volontairement dans le pays d'origine, tandis que ceux qui décident de rester doivent facer les difficultés de l'intégration et les périls d'une vie clandestine.

À travers ce mémoire, on essaye de démontrer également dans quelle mesure la littérature est capable d'informer sur la question migratoire et sur quels aspects elle permet d'avancer une réflexion. Pour atteindre cet objectif, on a décidé d'analyser des romans écrits uniquement par des auteurs d'origine maghrébine et de circonscrire le cas d'étude au Maroc et à l'Algérie. Le choix dérive de la volonté de montrer le regard et la perspective des auteurs qui ont un arrière-plan, une culture et un imaginaire différents par rapport aux écrivains européens. En outre, en étant la plupart exilés, ils sont en capacité d'analyser cette mobilité à travers un regard qui serait reclus aux pays d'accueil.

Parmi le corpus choisi, les romans *Brûleurs* de Neïla Romeyssa (2023), *Hope and other dangerous pursuits* de Laila Lalami (2005) et *Cannibales* de Mahi Binebine (1999)

ont été fonctionnels en particulier pour l'analyse des conditions de vie et du voyage des migrants. Les œuvres mettent en scène le projet migratoire dans son ensemble à travers la phase de départ, le voyage en mer et l'arrivée en explorant les rêvés et les espoirs de ce jeunes migrants aussi bien que leurs peurs et leurs désillusions. En revanche nous avons eu recours au roman *Partir* de Tahar Ben Jelloun (2007) pour l'analyse de la "mal vie" au Maroc et ensuite pour comprendre le désenchantement qui surgit en Europe ainsi que les défis de la nouvelle vie clandestine. Le protagoniste Azel nous accompagne tout au long de sa vie misérable au Maroc et de son existence comme clandestin après en Espagne. Enfin, l'ouvre *Harraga* de Boualem Sansal (2015) nous a permis de comprendre les conditions de vie en Algérie et l'expérience de la *harga* vécue par ceux qui restent dans le pays d'origine. C'est Lamia qui incarne la condition féminine algérienne et, en attendant les nouvelles de son frère *harrag*, elle entre en contact avec une jeune femme migrante qui changera complétement sa vie. (Pour le résumé complet des romans, se référer aux annexes à page 64).

Comme leurs personnages dans les romans, nombreux sont les auteurs qui ont vécu l'exil. Par exemple, en 1971 Ben Jelloun (1944 – Fès) part en France pour préparer une thèse de doctorat en psychologie où, en collaborant avec des journaux, il fraye son chemin comme écrivain. Tout comme Ben Jelloun, Neïla Romeyssa (1997- Alger) a décidé de quitter l'Algérie à l'âge de 18 ans pour poursuivre ses études à Paris où, pendant la période du Hirak, elle a rencontré un groupe de jeunes Algériens qui l'ont inspirée à écrire le roman *Brûleurs*. Il s'agit en effet du fruit des témoignages et des confessions intimes d'exilés du monde entier, une reconstruction fictive mais émouvante de l'histoire de jeunes hommes et de leur voyage vers la liberté. Si Romeyssa est inspirée par des témoignages, *Hopes and other dangerous pursuits* de Laila Lalami (née à Rabat en 1968, mais désormais exilée aux États-Unis) naît d'un article sur le "Monde" qui raconte la mort de tous les *harraga* sur un bateau de pêche à quelques kilomètres de la côte espagnole.

Son concitoyen Mahi Binebine (1959 - Marrakech) part également pour faire ses études à Paris en s'inscrivant au sein de la "nouvelle génération" des romanciers marocains qui, depuis les années 1980, cherchent à se détacher des classiques pour pouvoir raconter l'actualité et qui voient la littérature comme un acte d'engagement. Le roman *Cannibales* a été écrit pour qu'on puisse donner un visage et une consistance humaine à des êtres qui ne sont que de nombres et de figures. L'auteur est également

animé par une volonté dénonciatrice vers un pays archaïque, pas capable d'offrir de perspectives à une génération toujours plus désenchantée. Le ton ironique qui imprègne le livre cherche à raconter la tragédie des migrants illégales, à laquelle on est encore fortement confrontée.

Pareillement, Sansal Boualem (1949 – Theniet El Had, Algérie) est un écrivain engagé dans l'opposition contre la politique algérienne et en particulier contre le fondamentalisme islamique. Sa position critique lui a coûté une censure en Algérie en l'obligeant à publier ses romans en France, où il a connu son succès. À l'instar de *Brûleurs*, l'histoire de *Harraga* est inspirée des évènements réellement vécus par l'auteur dans l'institut universitaire où il vivait. Les auteurs se positionnent ainsi entre réalité et fiction en présentant des situations réellement vécues par les *harraga*. Ils offrent également une vision alternative aux récits institutionnels en dénonçant la violence des frontières, le durcissement des politiques inhumaines, les injustices subies par les migrants et ils font de la littérature leur moyen de dénonciation.

Cette problématique permet donc de comprendre, à travers une lecture plus humaine et subjective, le phénomène de la *harga* qui joue un rôle clé dans l'analyse des enjeux migratoires contemporains. Par le biais d'une étude littéraire et d'une réflexion géopolitique et sociale, ce travail est axé sur des perspectives différentes afin d'examiner un phénomène qui concerne l'espace euro-méditerranéen. À travers la littérature et une approche transversale, on vise à souligner les relations entre la rive Nord et celle Sud aussi bien que les fractures des projets européens. Pour conclure, par le biais d'une vision transnationale et interdisciplinaire, cette étude essaye d'analyser les enjeux liés à la *harga* et son ancrage au sein des dynamiques euro-méditerranéennes en éclairant le rôle de la littérature comme outil de compréhension politique et sociale[4].

[4] Cfr. ChatGPT.

Chapitre 1

Analyse du phénomène

Si on parle de migration, est-il mieux d'employer le terme d'immigration, d'émigration ou de mobilité ? Et la *harga*, s'inscrit-elle au sein de quel mouvement migratoire ? Afin de bien répondre à ces questionnements, on doit d'abord revenir sur les éléments généraux de la *harga* en incluant sa définition aussi bien que son histoire. Il s'avère essentiel de comprendre ce que représente ce phénomène dans les sociétés maghrébines, les mécanismes qui le traversent, ainsi que les problèmes sociaux, politiques et culturels.

Le chapitre suivant commence par une explication de la terminologie employée (notion de *harga*, de migrant, d'étranger, etc…), il continue par l'analyse des caractéristiques principales du phénomène telles que sa naissance, son évolution dans l'espace méditerranéen (notamment en Algérie et au Maroc) pour terminer sur quelques chiffres afin de bien encadrer le phénomène. Dans un second temps, on expliquera le rôle de la littérature francophone de la migration en présentant son évolution aussi bien que la complémentarité entre fiction et réalité. Ensuite on exposera la démarche méthodologique en montrant le choix d'une approche littéraire pour traiter un sujet social et la pertinence d'un tel regard dans le cadre de notre analyse où l'interdisciplinarité et la compréhension des dynamiques régionales sont centrales. Enfin, on présentera le corpus des romans choisis qui seront accompagnés d'une brève présentation[5] en évoquant également l'intérêt de les étudier afin d'éclairer la question de la *harga*.

1.1 La migration irrégulière et la *harga*

> On a beau payer le prix pour brûler les frontières, une fois arrivés de l'autre côté, ce sont nos papiers qu'on brûle. Et c'est à ce moment précis qu'on devient des migrants –des apatrides, des métèques, sauf que nous, on nous nomme les harragas.[6]

Dans ces lignes, l'écrivaine algérienne Neïla Romeyssa parvient à présenter une définition précise des *harraga*. La *harga* s'inscrit au sein des mouvements migratoires du XXIe siècle dont il est possible d'énumérer différentes typologies de mobilité notamment la migration irrégulière, l'expatriation, la fuite de cerveaux, la migration interne, les

[5] Pour le résumé complet, se référer aux annexes.
[6] Neïla Romeyssa (2023), *Brûleurs*, Éditions Jean-Claude Lattès, Paris, p. 141.

déplacements économiques ou environnementaux, etc. De fait, en reprenant l'étymologie de du terme "migration", il dérive du latin *migratio* défini comme un « déplacement massif d'hommes, de populations qui passent d'un pays dans un autre pour s'y établir »[7]. Par conséquent, la migration est un concept qui prévoit l'entrée de certaines personnes résidant pendant une période sur le territoire d'un État autre que le leur[8].

Si on s'intéresse à la terminologie, il est nécessaire de bien encadrer les différentes définitions du sujet pour avoir une vision claire et précise de la thématique. Il est possible de constater qu'il existe une confusion et en partie une superposition entre les termes de migrant, immigré, émigré, étranger, clandestin, réfugié. Selon la définition fournie par la Banque Mondiale, un migrant est « une personne qui réside dans un pays où il n'est pas né »[9] ou encore l'UNESCO parle de « toute personne qui vit de façon temporaire ou permanente dans un pays dans lequel elle n'est pas née et qui a acquis d'importants liens sociaux avec ce pays »[10]. Par contre, un étranger est une personne qui « ne possède pas la nationalité du pays où il réside »[11] et un immigré est toute personne « née dans un autre pays que celui où elle réside qui a donc franchi une frontière (ou plusieurs) depuis sa naissance »[12]. Dans ce scénario, la nouvelle littérature contemporaine suggère des alternatives pour ces termes dont l'application est parfois imprécise. En particulier, l'écrivaine et psychanalyste Marie Darrieussecq propose de remplacer cette terminologie par la notion de "déplacé" capable de :

> rendre simultanément la complexité de ces nouvelles subjectivités nomades vivant à la frontière entre plusieurs mondes et ancrages. Ce terme implique, donc, à côté de l'idée de frontière et de diaspora, aussi celle d'hétérogénéité, d'échange et de pluralité des espaces postmodernes.[13]

---

[7] Dictionnaire Le Grand Robert (en ligne). Sur : https://dictionnaire.lerobert.com/definition/migration

[8] Cfr. Raid Delloum (2022), « The 'Harga' and the 'Harragas', causes and consequences of the phenomenon on young people and on Algerian society », Université : Lounissi Ali Blida-02, *Revue RIDILCA,* vol.1, n. 2, p. 207.

[9] Jean-Claude Vérez (2023), *Les enjeux majeurs du XXIe siècle. Économie, société et environnement*, collection « ProfilSup », Ellipses Éditions, Paris, p. 421.

[10] La Cimade. Sur : https://www.lacimade.org/faq/qu-est-ce-qu-un-migrant/

[11] Jean-Claude Vérez (2023), *Les enjeux majeurs du XXIe siècle. Économie, société et environnement*, collection « ProfilSup », Ellipses Éditions, Paris, p. 421.

[12] *Ibidem*.

[13] Sara Trabucco (20229, *Périples globaux: la représentation littéraire du drame des migrants. Linguistique,* Université de Limoges; Università degli studi (Bologne, Italie), p. 164.

La notion de “déplacé” côtoie celle de mobilité ou de circulation qui semblent mieux inclure toutes les typologies de migrations. Parmi ce contexte nébuleux, la confusion terminologique est renforcée par la notion d’illégalité qui renvoi à un danger et à un trouble. Le phénomène de la *harga* s’inscrit parfaitement au sein de la migration irrégulière en désignant les migrants qui brûlent les frontières vers un nouvel avenir. Dérivant du mot *hrag* qui en arabe dialectal signifie brûler, le terme renvoie d’un coté au mot *haraga* qui désigne l’usage de drogues pour oublier la dure réalité et anesthésier la mémoire (brûler le soi intérieur) et de l’autre coté au terme *chankaras*[14] en évoquant ceux qui transgressent les frontières internes vers un nouvel avenir (brûler les limites géographiques). Donc les *harraga* sont les migrants qui brûlent symboliquement les frontières et les étapes de la migration légale et concrètement leurs papiers d’identité dans le but ne pas être reconnus et expulsés par les autorités locales au cas d’arrêt. Dans cette optique, plutôt que renvoyer à un groupe de personnes, la *harga* décrit davantage l’“activité” de laisser illégalement son propre pays pour un autre[15]. C'est une activité qui ne respecte pas les frontières en interférant avec les règles étatiques qui encadrent les migrations dans certaines normes et relations entre les pays.

Cette expression commence à apparaître au Maghreb à partir des années 1990 quand ce phénomène voit une augmentation en acquérant une plus grande couverture médiatique au moment de la décennie noire en Algérie. Selon M’charek, le terme est lié à l’introduction des visas dans le territoire européen et c’est à ce moment qu’il commence à être employé en Europe. Cependant, si le terme est davantage employé par les jeunes, la musique et les communautés en Afrique du Nord, il semble que les autorités font abstraction de ce « mot en quelque sorte clandestin lui-même »[16].

Si on s’intéresse à l’Algérie et au Maroc, les deux pays ont toujours été touchés par la question migratoire. À partir des années 2000, le soi-disant “bateaux de la mort” ont commencé au Maroc vers l’Espagne - dû à la proximité géographique - pour préférer, après le durcissement du détroit de Gibraltar et de Ceuta et Melilla, l’Algérie Occidentale (Bani Saf, Ain Temouchent, Oran) et ensuite également celle Orientale (Annaba, El Kala,

---

[14] Désirée Schyns (2016), « Harraga dans la littérature francophone. Boualem Sansal, Tahar Ben Jelloun, Mathias Enardet Marie NDiaye », *Romanische Studien,* n. 3. p. 203.
[15]Amade M’charek (2020), « Harraga: Burning borders, navigating colonialism », *The Sociological Review Monographs*, vol. 68(2), p. 419.
[16] Chadia Arab (2007), « Le "hrague" ou comment les Marocains brûlent les frontières », *Hommes et Migrations*, n. 1266, Nouvelles figures de l’immigration en France et en Méditerranée, p. 89.

Skikda)[17]. Si on parcourt l'histoire migratoire du pays, le Maroc commence à devenir un pays d'émigration à partir de l'indépendance en 1956. En s'intéressant à la France, première destination des migrants marocains, entre 1945 et 1965 on assiste aux Trente Glorieuses qui vont encourager une forme de mobilité économique. Dans ces années la migration marocaine est d'abord considérée comme temporaire et elle n'est pas source de débats puisque le "migrant travailleur" partait pour une période limitée sans l'intention de rester longtemps. Par conséquent, ces migrants ont toujours été considérés comme des étrangers en France ou comme des sujets liés à la monarchie au Maroc en assistant ainsi à une négligence par les deux côtés de leurs conditions de vie et de leurs droits. Ce ne sera que dans les années 1972-1973 que la migration marocaine cesse d'être une mobilité purement économique pour devenir une « settlement immigration »[18]. Avec l'installation définitive des migrants, des politiques sont mises en place à partir du 1990 qui vont amener à un contexte de fermeture des pays européens où les Marocains seront obligés à chercher de nouvelles routes illégales afin de rejoindre l'autre côté de la Méditerranée.

Sur la base des données concernant la migration marocaine, le High Commission for Planning estime que les nombre des Marocains à l'étranger est de 5 millions dans plus de 100 pays. Notamment l'Europe est le continent de préférence avec plus d'un million en France, 935,000 en Espagne et 440,000 en Italie[19] pour l'année 2020. Selon l'OECD la migration marocaine a doublé avec une augmentation du 8% dans les dernières 5 ans (3,3 millions d'émigrés marocains dans les pays de l'OECD)[20].

[17] Cfr. Raid Delloum (2022), « The 'Harga' and the 'Harragas', causes and consequences of the phenomenon on young people and on Algerian society », Université : Lounissi Ali Blida-02, *Revue RIDILCA,* vol.1, n. 2, p. 209.
[18] Ricard Zapata-Barrero, Ibrahim Awad (2024), *Migrations in the Mediterranean,* IMISCOE Regional Reader series, Springer, p. 371.
[19] Ivi, p. 365.
[20] Ivi, p. 368.

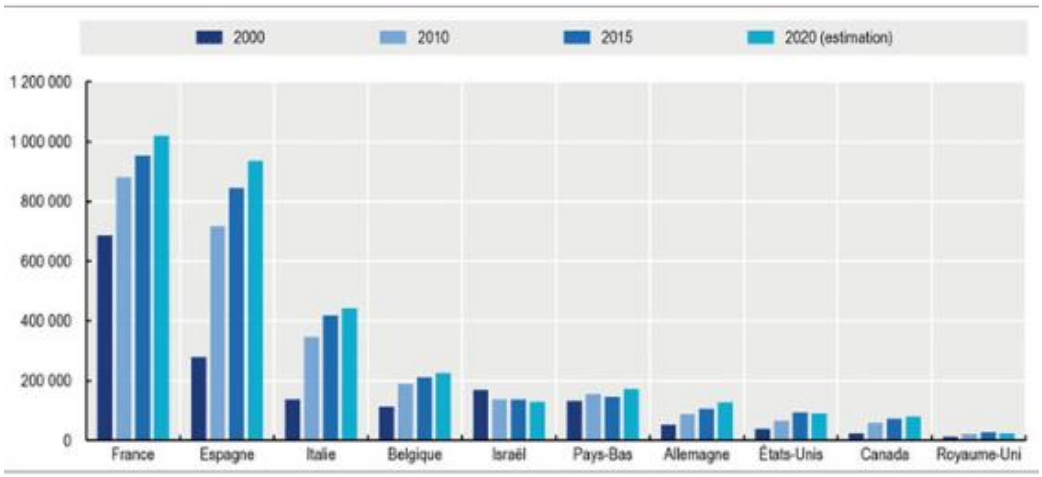
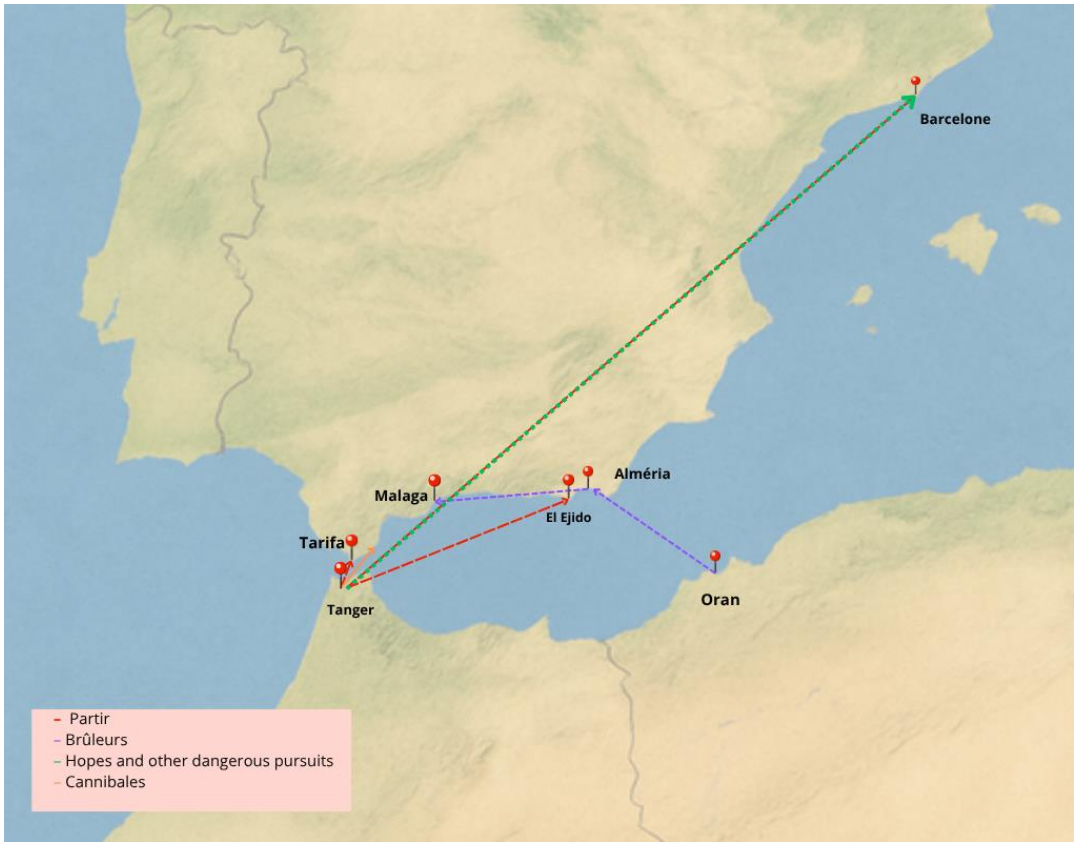


Fig. 1. Immigrés marocains dans les pays de la OECD entre 2000-2020.
Source : Ricard Zapata-Barrero, Ibrahim Awad (2024), *Migrations in the Mediterranean,* IMISCOE Regional Reader series, Springer, p. 368.

Par contre, la diaspora algérienne s'est constituée de manière plus tardive et en nombre plus restreint, notamment en ce qui concerne l'immigration clandestine, grâce aux liens étroits avec la France. Ce pays, qui accueille la plus grande communauté algérienne à l'étranger, a favorisé des formes d'immigration légale, notamment à travers le regroupement familial. De fait, la forte compénétration de deux pays a ouvert des nouveaux espaces de mobilité[21]. Comme pour le Marocains, la France représente la destination privilégiée avec 85% des Algériens établis dans le pays. La première vague migratoire vers la métropole commence avec la Grande Guerre afin de suppléer les besoins de main d'ouvre et de combattants. Après une période de stagnation, une deuxième vague entame à la suite de la Seconde Guerre Mondiale, stimulée par les besoins de travailleurs et par l'essor économique des Trente Glorieuses. Si l'indépendance algérienne en 1962 ne marque pas un frein à la migration, les accords Nekkache-Grandval en 1964 et l'accord du 27 décembre 1968 montrent déjà une claire volonté de limiter les nombres des Algériens résidents en France et d'entraver le regroupement familial[22]. Avec la crise économique du 1973, les pays européens optent pour des stratégies de fermeture et de rejet dans une Europe toujours plus discriminatoire et anti-arabe.

[21] Cfr. Bensaad Ali, « Harraga / Hagarra: le binôme du désastre », *El Watan*.
[22] Cfr. Farida Souiah (2013), « Les politiques migratoires restrictives : une fabrique de harraga », *Hommes et migrations* [En ligne], 1304, p. 96.

Après la France, l'Espagne constitue la deuxième destination des migrants en provenance du Maroc et d'Algérie. Ces migrants empruntent principalement des routes maritimes, notamment celle traversant le détroit de Gibraltar vers les côtes andalouses et murciennes, celle reliant le Maroc, le Sahara occidental et l'Afrique de l'Ouest aux Îles Canaries, ainsi que les points de passage par Ceuta et Melilla, deux enclaves espagnoles situées sur le territoire marocain[23]. Dans les années 1990 l'introduction des visas pour les Marocains entrant en Espagne et la mise en place du système de Integrated Overseas Surveillance System (SIVE) en 2002 pour limiter les arrivées sur les côtes andalouses ont incrémenté les routes - moins contrôlées - vers les Îles Canaries et Balnéaires. En revanche, si on part du centre de l'Algérie (Dellys), la destination la plus proche est Majorque, tandis que Alméria est l'arrivée privilégiée en partant de l'Ouest (Mostaganem, Oran et Aïn Temouchent)[24]. Enfin, l'Italie avec ses îles (Sicile et Sardaigne) peut être rejointe depuis Skikda, Annaba et El Tarf.



[23] UNODC (2010), *Smuggling of migrants into, through and from North Africa. A thematic review and annotated bibliography of recent publications*, Vienna, p. 12.
[24] Salim Chena, « La productivité marginale de la harga. Réification de l'exil, subjectivation des exilés », *Politique africaine*, n°137, p. 49.

Fig. 2. Trajets des personnages dans les romans *Partir* de Tahar Ben jelloun, *Brûleurs* de Neïla Romeyssa, *Hope and other dangerous pursuits* de Laila Lalami et *Cannibales* de Mahi Binebine.

Si on considère les chiffres de la migration, au niveau mondial, le nombre des migrants est passé de 75 millions en 1970 à 250 millions en 2018 en représentant 3,4% de la population[25]. Dans ce cadre, le nombre exact des *harraga* est toujours difficile à identifier dû au manque de données et de papiers des migrants. Toutefois, on estime qu'entre 1993 et 2000 le nombre de *harraga* était en augmentation, la majorité d'entre eux étant originaires du Maroc, d'Algérie et d'Afrique subsaharienne. Pour ce qui est de la migration irrégulière, selon FRONTEX le nombre des migrants irréguliers arrivés sur les côtes européennes de la Méditerranée s'élève à 2,6 millions entre 2008-2020 concernant en majorité les Algériens (27%) et les Marocains (34%)[26]. Comme on peut constater dans le graphique, en 2025 les statistiques sur la migration irrégulière confirment la prédominance des Algériens et des Marocains dans la route occidentale.

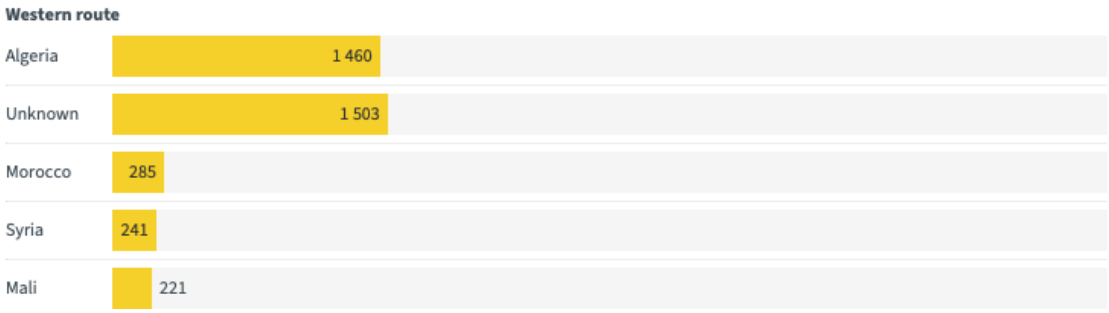


Fig. 3. Citoyennetés principales pour la route occidentale (les Iles Canaries ne sont pas comprises)
Source : Conseil Européen, sur : https://www.consilium.europa.eu/it/infographics/migration-flows-to-europe/#0

Depuis la crise migratoire du 2015 qui a vu une grande prévalence d'entrée par la route orientale, les arrivées irrégulières ont diminué drastiquement en atteignant auprès 200 000 en 2024 et 12 222 en 2025 dont 5 456 pour la route occidentale[27].

[25] Cfr. Kais Benachour, *La migration dans la littérature algérienne de langue française*, Université Les Frères Mentouri, p. 5.
[26] Ricard Zapata-Barrero, Ibrahim Awad (2024), *Migrations in the Mediterranean,* IMISCOE Regional Reader series, Springer, p. 110.
[27] Conseil Europen sur : https://www.consilium.europa.eu/it/infographics/migration-flows-to-europe/#0

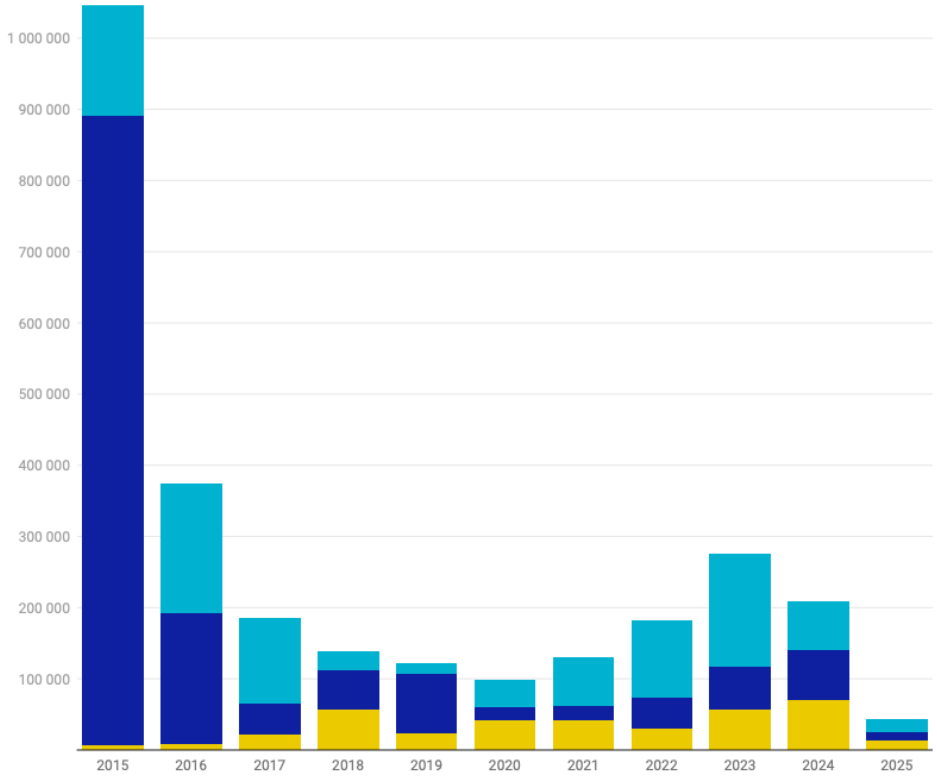


Fig. 4. Arrivées irrégulières annuelles en Europe entre 2015-2025.
Source : Conseil Européen, sur: https://www.consilium.europa.eu/it/infographics/migration-flows-to-europe/#0

Si en 2023 le nombre de migrations illégales passant par la Méditerranée centrale a augmenté en atteignant 80 700 (30% plus par rapport à l'année dernière), on constate une diminution pour l'année 2024 (-59%), mais une légère augmentation pour ce qui concerne la route de la Méditerranée occidentale en passant de 16 877 en 2023 à 17 026 en 2024 (+1) et celle de l'Afrique occidentale (de 39 673 à 46 877, +18%. Toutefois, les entrées irrégulières pour l'ensemble de l'Union Européenne ont assisté à une diminution du 38%.

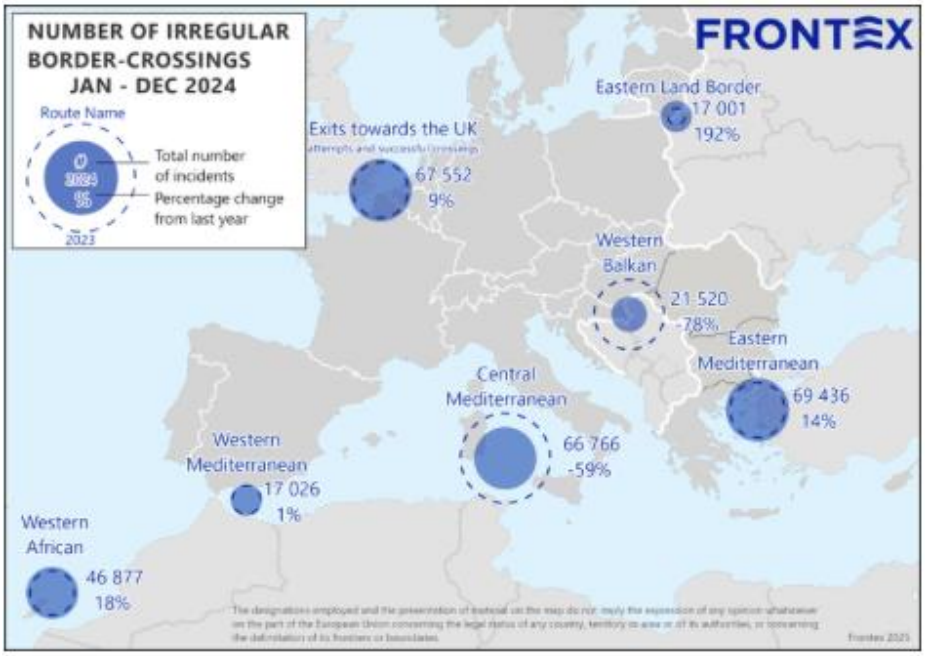


Fig. 5. Nombre de franchissements illégaux des frontières entre janvier et décembre 2024.
Source : FRONTEX sur https://www.frontex.europa.eu/media-centre/news/news-release/detections-in-central-mediterranean-at-record-level-xSzOka

Ces tableaux illustrent, d'une part, ce que Virginie Guiraudon et Christian Joppke décrivent comme trois dynamiques : le mouvement *out*, qui prévoit une implication croissante des acteurs privés et leur responsabilisation ; le mouvement *down*, qui consiste à déléguer des compétences aux acteurs locaux ; et le mouvement *up*, qui favorise la coopération entre les pays concernés par les migrations, notamment à travers des accords bilatéraux et multilatéraux avec les pays d'origine, ainsi qu'une européanisation des politiques migratoires[28]. D'autre part, bien que les positions de plus en plus restrictives de l'Union européenne aient freiné les arrivées, elles n'ont pas limité la volonté des migrants de partir. La migration clandestine engendre aujourd'hui le rêve d'une vie différente qui représente un indice clair des conditions des sociétés maghrébines et démontre leur dégradation économique, politique et sociale. Dans cette optique, la volonté de nombreux écrivains maghrébins est celle d'éclairer la conjoncture entre espoir, mystification et désillusion de la *harga* en dénonçant la fracture socio-économique des pays nord-africains.

1.2 La littérature francophone de la migration clandestine

[28] Farida Souiah (2012), « Les Harraga Algériens », *MigrationsSocieté*, vol.24, n.143, p. 114.

La migration fait désormais partie des thématiques abordées par l'expression littéraire qui joue un rôle significatif dans la production d'images plus ou moins connotées du sujet en nous informant sur nos stéréotypes et perceptions. En particulier, la littérature francophone de la migration représente un espace d'expression libre où les auteurs peuvent aborder des questions sensibles en permettant une critique subtile. De fait, les écrivains maghrébins créent un lieu de médiation et de dialogue entre les deux rives de la Méditerranée en donnant la parole à des exilés souvent marginalisés[29].

Toutefois, la littérature a toujours été désignée comme une œuvre écrite qui souligne les préoccupations esthétiques du milieu dans lesquelles elle circule[30] en étant l'espace d'expression de la parole poétique. Dans ce contexte, la littérature était intrinsèquement liée à la notion de patrie et la littérature nationale a longtemps façonné le canon de nombreux États-nations. C'est au XXème siècle que ces ouvres nationales commencent à s'écrouler pour laisser la place à une redéfinition de la littérature désormais globale. Sous l'influence des *Global*, *Cultural* et *Postcolonial Studies*, la littérature assume un caractère transnational en créant un espace d'expression et de réflexion autour de grandes thématiques contemporaines. De fait, on assiste à un passage du local au global qui dépasse les frontières pour devenir mondial. Comme l'affirme Doris Sommer dans son essai *Langage, Culture and Society*, ce processus « a brisé l'envoûtement romantique d'une seule maison, d'une seule langue, d'une seule nation »[31]. Le texte littéraire élabore un nouvel paradigme capable de véhiculer une autre conception de la migration et de ces acteurs.

À partir des années 1980, les évènements tels que la chute du mur de Berlin évoquent à la fois un effrontément des frontières et un rapprochement culturel entre des mondes jadis séparés. Avec le passage de la question migratoire du champ politique au champ littéraire, la migration commence à être perçue comme « mode de vie d'une condition spécifique [...] (globale) et phénomène littéraire singulier »[32]. En s'emparant de la sphère littéraire, de nouvelles catégories telles que "littérature de la migration" ou "littérature postcoloniale" font leur apparition parmi les critiques. Les œuvres vont

---

[29] Cfr. ChatGPT
[30] Cfr. Sara Trabucco (2022), *Périples globaux : la répresentation littéraire du drame des migrants*, Linguistique. Université de Limoges; Università degli studi (Bologne, Italie), p. 190.
[31] Ivi, p. 191.
[32] Ivi, p. 11.

constituer ce que John Guillory définit comme « les canons du non-canonique »[33], censées restituer au monde la vastitude des expériences migratoires loin du voile méprisant des discours officiaux.

Si on observe le cas français, il est possible d'individuer trois phases principales de la migration dans les romans. S'étendant des années 1930 jusqu'au 1960, la première phase concerne les romans autobiographiques décrivant principalement la migration ouvrière. La deuxième phase, à partir du 1970, voit plutôt des auteurs africains qui mettent en lumière les difficultés vécues par les acteurs de la migration doublement éloignés - à la fois physiquement et culturellement. C'est dans la dernière phase, pendant les années 1980, que l'on voit émerger la figure de l'écrivain migrant, le mieux placé pour dépeindre avec justesse la réalité contemporaine. La littérature se révèle être un véritable document, capable de relater ce que l'on désigne souvent comme la « migration de désespoir »[34] marquée par la volonté de risquer sa vie en traversant la mer, mais aussi comme une migration d'"espoir", portée par ces jeunes qui rêvent d'un Eldorado terrestre. La littérature témoigne tous ces aspects, en plaçant les auteurs au premier plan pour en porter le récit. Les mots de l'écrivain marocain Najib Redouane montrent clairement cette volonté :

> Beaucoup d'écrivains se sont intéressés à [la] quête désespérée vers les pays du Nord d'immigrants clandestins qui tentent de rejoindre l'Eldorado européen au péril de leur vie. En effet, cette thématique tragique et d'actualité occupe en plus une place considérable chez une nouvelle génération d'écrivains marocains. La multitude des écrits des dernières années montre que plusieurs écrivains ne sont pas restés indifférents devant la tragédie actuelle de ces groupes d'hommes et de femmes, appelés « Harragas » [...] qui, en partance vers « la terre promise » sur des barques de fortune, s'enfuissent au fond des eaux internationales méditerranéennes au large du Détroit de Gibraltar devenu un des plus grands cimetières du monde. Par des récits poignants qui incitent à s'interroger sur les causes de cette situation

[33] Ivi, p. 14.
[34] Elisa Bricco (2013), « Raconter le départ : « Cannibales » de Mahi Binebine » *Genova University Press,* n.20 Lire le roman francophone. Hommage à Parfait Jans (1926-2011) - actes de la VIe Journée de la Francophonie Vérone, 28 mars 2012, p. 6.

dramatique, ils réussissent à mieux capter cette troublante tragédie avec ses pertes, ses déroutes, ses espoirs avortés.[35]

On peut énumérer de nombreux auteurs dont l'objectif est celui de proposer des modèles alternatifs pour permettre de comprendre la charge émotive au-delà de la simple figure du migrant ou du portrait proposé par le média. Ces écrivains ont l'intention de véhiculer de nouvelles images de l'Autre qui n'est plus un simple immigré qui se déplace d'un espace à un autre, mais il devient une figure errante qui franchit les frontières spatiales et imaginaires pour se livrer à « à la transgressivité, c'est-à-dire à la fluidité des espaces et des représentations caractérisant notre époque »[36]. Les autobiographies, les romans, les récits mettent en scène ce voyage où le migrant assiste à un croisement d'identités (ami, ennemi, étranger). Dans cette mobilité, le migrant peut retrouver d'un côté le concept de port ou de refuge (*limen*) et de l'autre celui de limite (*lime*)[37]: le passage des *harraga* peut être rendu possible par des ponts facilitant la mobilité, ou, à l'inverse, interdit par des portes closes, opposant ainsi la fuite à une situation d'enfermement. C'est ainsi que le philosophe Georg Simmel décrit comment l'étranger « jette à chaque instant un pont créant des choses que rien ne relie [...] la porte, elle, illustre de façon plus évidente à quel point séparation et mise en relation ne sont que les deux aspects du même acte »[38]. L'idée à la base de sa thèse est que l'étranger, dans ce cas le migrant clandestin, a la capacité de créer un rapprochement entre ce qui est loin et ce qui est proche en transformant les limites en des ponts.

La littérature permet donc d'éclairer une réalité qui est devenue un élément central dans les enjeux de notre époque et qu'il n'est plus possible de négliger. Les représentations textuelles de la migration aident à comprendre les motivations du départ, les défis politiques, culturaux et sociaux et les perceptions de celui qui migre aussi bien que de celui qui accueille. Comme on a avancé auparavant, nombreux sont les écrivains qui se proposent le but de montrer la façade cachée derrière les chiffres, les mots des médias et les discours officiaux afin de saisir l'humanité de ces migrations. Ils semblent animés par la volonté de raconter les histoires qui, autrement, tomberaient dans les

---

[35] Ivi, p. 5.
[36] Sara Trabucco (2022), *Périples globaux : la répresentation littéraire du drame des migrants*, Linguistique. Université de Limoges; Università degli studi (Bologne, Italie), p. 16.
[37] *Ibidem.*
[38] Ivi, p. 40.

profondeurs de la mer et de transformer cette allure de négativité qui entoure la migration. Les auteurs ont la responsabilité de témoigner le phénomène et la littérature se révèle le moyen privilégié pour interroger et étudier cette dimension. C'est l'écrivain italien Roberto Saviano qui explique comment le travail littéraire est essentiel si on veut renverser cette parabole de la migration : « Raconter tout cela est difficile, démonter le mensonge est difficile, mais contre le mensonge il n'y a pas d'autre alternative que de témoigner »[39]. De même, l'auteur Najib Redouane témoigne également une volonté de dénonciation et de prise de conscience :

> Il ne faut pas garder le silence sur un drame quasi quotidien qui emporte plus de vies et fait plus de ravages qu'une guerre. Pour éviter que cette souffrance et cette déchirure ne tombent dans une sorte d'indifférence quotidienne et de fatalité anesthésiante, et pour agir contre l'arbitraire et l'intolérable, ils retracent dans leurs productions romanesques des histoires de ces abusés des pays du Sud qui se fixent une vie meilleure pour but, en prenant l'Europe pour ultime étape du voyage.[40]

À travers les représentations littéraires on comprend que le migrant n'est qu'un autre nous-même, un homme avec lequel il est possible de s'identifier. Et c'est notamment en voyageant avec lui dans ses souvenirs qu'on peut bien comprendre son vécu et sortir du discours officiel pour concevoir « une nouvelle configuration spatiale qui porte l'humanité à transiter entre l'Orient (« sortir ») et l'Occident (« west »), et dont les expériences mobiles mènent le « centre » et la (ou les) « périphérie(s) » à se croiser, s'entrechoquer, se mélanger »[41]. Dans cette optique, les auteurs choisis pour cette étude ont la faculté et la volonté de nous permettre, à travers la parole écrite, de réduire la distance entre "nous" et "eux" afin de penser aux *harragas* sous un angle humain plutôt que comme une menace.

1.3 Méthodologie et démarche choisie

Parmi les auteurs de la migration, on constate la volonté de proposer un discours différent. Comme on l'a précédemment avancé, leurs représentations littéraires

---

[39] Ivi, p. 157.
[40] Mervette Guerroui, Leyla Khelalfa (2024), « Nouvelles représentations de la harga dans le roman algérien contemporain : les fleuves impassibles d'Akram El Kebir », *Akofen*, Varia n.13, vol.1, p. 30.
[41] Sara Trabucco (2022), *Périples globaux : la répresentation littéraire du drame des migrants*, Linguistique. Université de Limoges; Università degli studi (Bologne, Italie), p. 155.

permettent d'analyser le phénomène de la *harga* à travers une perspective autre et un regard plus humain. La littérature s'érige comme outil indispensable afin de concevoir véritablement ce qu'expérimente les *harraga* pendant tout le processus migratoire : l'expérience du pays d'origine, suivi par le voyage et terminé par l'arrivé et l'accueil au-delà de la Méditerranée. Dans cette perspective, l'étude proposée se penche sur des textes littéraires qui sont capables de nous faire vivre de première main la mobilité et en particulier les défis, les risques, les espoirs et les désillusions de cette réalité. De fait, les enjeux comme la migration, qui relève du politique, du social, du législatif, de l'économique, tendent généralement à être traités dans une dimension limitée qui pourrait laisser de côté des éléments essentiels pour bien comprendre le phénomène. L'écrivain marocain Mahi Binebine résume clairement cette tentative d'échapper la narration traditionnelle pour permettre à l'humanité de ressortir de ces expériences : « J'ai eu souvent l'impression que les êtres dont on parlait étaient réduits à des ombres, des chiffres, des spectres anonymes. Je me suis alors lancé dans l'aventure donquichottesque de leur donner des noms, des visages, des identités »[42].

Avant d'entrer dans le détail des auteurs et des textes choisis pour cette étude, il est nécessaire de spécifier le domaine littéraire dans lequel ils s'inscrivent. Plutôt que de parler de littérature francophone, il vaut mieux de citer la notion de "littérature monde". Développée par Michel Le Bris et Jean Rouaud en 2007, ils proposent d'abord d'abolir le terme francophone et toute empreinte coloniale y associée, de permettre aux œuvres et aux auteurs de se libérer de la domination de la métropole pour enfin créer une littérature diversifiée et mondiale. C'est pour cette raison qu'en 2007 quarante-quatre écrivains ont signé le manifeste "Pour une littérature-monde" puisque la littérature de langue française s'étend sur plusieurs continents et elle le fait à travers une narration qui donne la voix à l'inconnu du monde. Selon ces artistes, « le temps nous paraît venu d'une renaissance, d'un dialogue dans un vaste ensemble polyphonique, sans souci d'on ne sait quel combat pour ou contre la prééminence de telle ou telle langue ou d'un quelconque "impérialisme culturel" »[43].

---

[42] Elisa Bricco (2013), « Raconter le départ : « Cannibales » de Mahi Binebine » *Genova University Press,* n.20 Lire le roman francophone. Hommage à Parfait Jans (1926-2011) - actes de la VIe Journée de la Francophonie Vérone, 28 mars 2012, p. 6.

[43] Kais Benachour, *La migration dans la littérature algérienne de langue française*, Université Les Frères Mentouri, p. 14.

Parmi les auteurs de notre corpus qui ont lutté pour ce renouvèlement littéraire on retrouve Boualem Sansal ou Tahar Ben Jelloun qui questionnent la littérature “nationale” en proposant des textes hybrides et en s’appropriant de l’espace littéraire. La littérature est donc chargée de déconstruire et de réécrire des textes dépouillés du passé colonial en sorte d’opérer une véritable « décolonisation de l’imaginaire européen »[44]. Cette nouvelle génération d’écrivains utilise la parole poétique comme moyen d’action et de lutte en témoignant les enjeux de leur époque.

De plus, ils s’appuient à la fois sur la réalité et sur la fiction, ils disposent d’une variété de ressources narratives qui rend leurs paroles encore plus puissantes. Ils opèrent une typologie de vérité qui diffère de celle des autobiographies, mais l’élément fictionnel peut être en mesure de reformuler les narrations. Par exemple, si Sansal Boualem s’inspire à des évènements réellement vécus, *Brûleurs* de Neïla Romeyssa est également le fruit de témoignages et de confessions intimes d'exilés du monde entier. Cependant, les auteurs ne s’inspirent pas seulement de leur vécu, mais également d’autres sources comme le livre *Hopes and other dangerous pursuits* né d’un article sur le “Monde” à propos de la mort des *harraga* sur un bateau de pêche à quelques kilomètres de la côte espagnole. Face à la décision de décrire la *harga,* certains auteurs témoignent la difficulté de combler la distance entre le langage à disposition et l’expérience à conter. Par conséquent, il est clair que c’est seulement par l’imagination et la création littéraire que on peut essayer d’en dire quelque chose. Au sein de ce cercle d’écrivains, témoigner est un devoir, ils ne veulent pas oublier et surtout ils ne veulent pas que le monde oublie parce qu'ils ont compris que ces expériences ne sont pas dénuées de sens et que la *harga* n’est pas un imprévu de l’histoire.

Dans cette étude on a fait le choix de nous concentrer uniquement sur les ouvres d’auteurs marocains ou algériens car la plupart d’entre eux sont eux-mêmes des exilés, des écrivains de la diaspora, à la fois partout et nulle part, citoyens et témoins du monde. Outre à mieux comprendre ce que les migrants expérimentent et à partager l’hybridation culturelle et identitaire, la nostalgie, la peur des *harraga*, ils ont un regard qui est forcément différent par rapport à celui des écrivains occidentaux. Leur perspective opère une décentralisation culturelle, déplaçant le centre hors de l’Occident. Un autre élément

[44] Sara Trabucco (2022), *Périples globaux : la répresentation littéraire du drame des migrants*, Linguistique. Université de Limoges; Università degli studi (Bologne, Italie), p. 255.

qui lie ces auteurs est le choix de la langue française (sauf Laila Lalami qui, installée aux États-Unis, a préféré l'anglais) qui peut être en partie vécue comme un dilemme puisque, selon Jean- Marc Moura, « l'auteur francophone est condamné à penser la langue »[45]. Toutefois, pour nombreux la langue du colon ne remarque pas leur soumission par contre, comme l'explique Kateb Yacine, « j'écris en français pour dire aux Français que je ne suis pas français »[46].

Ces auteurs permettent de concevoir la migration clandestine sous différents angles et perspectives. Dans plusieurs romans on retrouve le même schéma qu'on a décidé de suivre pour notre plan : d'abord la vie pénible dans le pays d'origine et la volonté de partir ; ensuite la mobilité sous forme de voyage par mer vers l'Europe (Espagne ou France) et enfin l'arrivée dans le pays d'accueil et leur nouvelle vie. En particulier Neïla Romeyssa (*Brûleurs* 2023), Laila Lalami (*Hopes and other dangerous pursuits* 2005), et Mahi Binebine (*Cannibales* 1999) semblent suivre fidèlement ce modèle qui dépeint deux pays sans prospectives futures, où les moins chanceux sont contraints de vivre dans des conditions de misère, de violence et d'illégalité (drogues, alcool, etc.). *Brûleurs* raconte l'histoire de Salim (26 ans) qui, après la mort de son père, rêve de quitter l'Algérie pour l'Espagne. Le roman est une reconstruction fictive mais émouvante de l'histoire d'un jeune homme et de son voyage vers la liberté. De même, *Hopes and other dangerous pursuits* présente quatorze *harraga* entassés dans un petit canot pneumatique qui partent de Tanger pour arriver en Espagne à travers le détroit de Gibraltar. Il y a également des *harraga* femmes comme Faten, dévouée à l'Islam dont la radicalisation politique l'amène à se heurter au système ou Halima, mère fuyant un mari violent pour chercher une vie meilleure pour elle et ses enfants. Pareillement, *Cannibales* se déroule pendant une seule nuit lorsque huit personnages décident de tenter la traversée du Maroc vers l'Espagne. Après la présentation des migrants, l'auteur évoque l'image du passeur et de son associé dont les histories font rêver les migrants. Le roman se termine par la découverte à la télé espagnole de la mort de tous les migrants sur le bateau.

Les personnages de ces romans sont les témoins de la nature dysfonctionnelle du pays et, face au manque d'opportunités économiques et à la répression sociale, ils ne pensent qu'à partir. Dans ces textes on retrouve tous les éléments de la traversée : le

---

[45] Kais Benachour, *La migration dans la littérature algérienne de langue française*, Université Les Frères Mentouri, p. 17.
[46] *Ibidem*.

passeur, les copains de voyage, la question économique, l'appel à Dieu, la peur des autorités. La mer devient le cadre dans lequel s'entremêlent les espoirs du voyage et les rêves des personnages. Et après il y a l'arrivée en Europe, la réclusion dans les centres de détention, la désillusion qui surgit après que le rêve s'estompe et le remord pour être parti apparaît.

La migration est donc une obsession. Dans le roman *Partir* (2007) de Tahar Ben Jelloun, un jeune tangérois diplômé en droit (Azel) n'a pas de travail et ainsi il passe ses journées en attendant le moment de traverser la mer. Bien que la mer fasse des victimes tous les jours, cela n'épuise pas l'ambition de pouvoir atteindre une vie équitable. Azel arrive éventuellement à partir grâce à Miguel, un riche espagnol homosexuel qui tombe amoureux de lui. L'homme lui permet de vivre avec lui en Espagne au prix de devenir son amant. Après quelque temps passé en Espagne, Azel se rend compte qu'il n'arrive plus à accepter cette situation, il devient alors clandestin et trafiquant jusqu'à l'arrêt de la police.

Par contre, bien que le titre évoque cette migration clandestine, *Harraga* (2015) de Sansal Boualem ne raconte pas directement la migration, mais évoque une mobilité inscrite dans les frontières mêmes du pays d'origine. Lamia incarne la condition féminine algérienne, celle d'une femme qui a gagné son indépendance dans une réalité encore patriarcale où le place de la femme reste toujours au foyer. Elle habite un espace de solitude et de passivité, contrainte à taire ses idées féministes et ses critiques envers son pays. Ce sera grâce aux rencontres avec des concurrents à la *harga* que la protagoniste acquiert un regard nouveau sur la vie et sur l'Algérie. Le roman nous conduit dans un voyage immobile qui offre la rencontre entre une Algérie d'hier, passive et dominée, et une future, rebelle et vivante, en nous donnant la perspective de la *harga* pour ceux qui partent et pour ceux qui restent.

En somme, les auteurs qu'on a choisis pour cette étude semblent s'animer d'une double intention : éclairer, d'une part, un phénomène aux répercussions profondes sur nos sociétés et qu'il est impératif de facer ; et dénoncer, d'autre part, l'incapacité de certains États d'offrir à leur jeunesse des horizons autres que l'exil. La migration clandestine devient alors l'unique échappatoire pour ces jeunes qui veulent gagner leur vie : tel est le drame de la *harga*.

Chapitre 2

Avant la *harga* : le départ

Les causes et les dynamiques qui caractérisent la *harga* semblent se répéter et unir les candidats à la migration. Afin de mieux comprendre les raisons à la base des projets migratoires clandestins, il s'avère important d'analyser les facteurs économiques, politiques et sociaux (à travers également des données et des statistiques) qui façonnent cette mobilité. Par ailleurs, on dressera le portrait typique des acteurs qui concourent à cette migration. On se portera sur les figures des *harraga* ainsi que sur les femmes migrantes dont les projets migratoires restent encore inexplorés. Pareillement, la figure du passeur, acteur central de la *harga*, sera examiné à travers une analyse de son rôle et son influence dans la mystification autour de la migration. Ils concourent à la création des espoirs et des imaginaires qui impactent la décision de partir en perpétuant la *harga* malgré les risques connus. L'Eldorado européen idéalisé fait ainsi partie des rêves des migrants, même s'il sera rarement accessible.

2.1 Les causes de la *harga*

Les sociétés algériennes et marocaines peinent à offrir une vie digne à leurs jeunes, pour lesquels l'exil apparaît souvent comme la seule possibilité[47]. Parmi les facteurs fondamentaux à l'origine de la *harga*, on peut évoquer les causes économiques, sociales et politiques. La première dimension à souligner est d'ordre économique. Bien qu'elles soient censées favoriser le développement économique et la création de richesse tout en améliorant la qualité de vie, les économies marocaine et algérienne ne sont pas en mesure de générer suffisamment d'emplois et d'offrir des salaires décents, et restent confrontées à un taux de chômage élevé. Les principales causes du chômage trouvent leur origine dans une faiblesse des investissements, une stagnation économique, une mauvaise planification et un manque d'organisation et de coordination du marché du travail[48].

Si on analyse les statiques concernant le taux de chômage pour les deux pays, pendant l'année 2023 le taux du Maroc a été enregistré à 13% et en 2024 il s'est élevé à 13,3 %. Les données relatives à l'Algérie sont encore plus décourageantes en exposant un taux de 30,4% pour l'année 2023[49]. Toutefois, il est nécessaire de souligner comment,

---

[47] Cfr. ChatGPT
[48] *Ibidem.*
[49] Banque Mondiale. Sur : https://donnees.banquemondiale.org/

parmi ces chômeurs, la plupart s'inscrit dans la tranche d'âge 15-24. Dans ce contexte, les mots d'un *harrag* expliquent clairement leur précarité économique :

> Je suis l'aîné de huit, je suis un chômeur... je ne peux demander à mon père de subvenir à mes besoins. C'est pourquoi j'ai décidé de partir vers l'Europe clandestinement. [...] Pour les migrants originaires de notre milieu, la recherche d'un emploi et la volonté de s'installer en Europe font partie des motifs d'émigration.[50]

À côté du manque de possibilités professionnelles, s'ajoutent un faible salaire et des mauvaises conditions de vie. La pauvreté révèle les inégalités qui sous-tendent ces sociétés et qui alimentent un sentiment d'insécurité chez sa population. Le faible niveau de vie se traduit notamment par une formation académique limitée ou, plus fréquemment, par une inadéquation entre le système éducatif et le marché du travail[51]. Par exemple, une étude menée par SARP (Association pour l'Aide, la Recherche et le Perfectionnement en Psychologie) a montré que 20% des jeunes *harraga* ont quitté l'école avant l'obtention du tire primaire et 53% de celui du collège ; seulement 24% ont un titre d'étude du niveau secondaire contre 30% qui ont obtenu une formation professionnelle[52]. Toutefois, on peut constater que la *harga* ne concerne pas uniquement les couches les plus pauvres, mais ces activités sont également pratiquées par des jeunes diplômés qui témoignent l'écart entre le monde de l'éducation et celui du travail. Si on considère le Maroc, les jeunes diplômes touchés par le chômage s'élèvent à 19,6% de la population totale en incarnant, comme l'explique le sociologue Mohammed Kouidri, l'archétype d'une partie de la jeunesse [53].

À travers les personnages de son roman *Partir,* Tahar Ben Jelloun décrit clairement la situation de ces *harraga.* Sans emploi, ils passent leurs journées assis au café Hafa à Tanger où, entre une cigarette et les histoires des migrants qui ont réussi le voyage, ils regardent l'Espagne de l'autre bout de la Méditerranée et rêvent d'un nouvel avenir :

---

[50] *Ibidem*.
[51] Cfr. ChatGPT
[52] Cfr. Noureddine Khaled, « Adolescents Harraga : risquer sa vie comme seule possibilité de réalisation de soi », *Adolescence*, vol. 31, n. 3, p. 703.
[53] Gérard-François Dumont (2009), « Le système migratoire méditerrannéen », *Outre-terre. Revue européenne de géopolitique*, Ghazipur éditions, n. 23, p. 259.

> A Tanger, l'hiver, le café Hafa se transforme en un observatoire de rêves et de leurs conséquences [...] les longues pipes de kief circulent d'une table à l'autre ; les verres de thé à la menthe, cernés par des abeilles qui finissent par y tomber dans l'indifférence des consommateurs perdus depuis longtemps dans les limbes du haschisch et d'une rêverie de pacotille. [...] D'autres, assis sur des nattes, le dos au mur, fixent l'horizon comme s'ils l'interrogeaient sur leur destin. Ils regardent la mer, les nuages qui se confondent avec les montagnes, ils attendent l'apparition des premières lumières de l'Espagne[54].

Parmi ces hommes, Azel est un jeune talentueux, diplômé en droit, qui ne parvient pas à trouver d'emploi et passe ses journées à contempler les quatorze kilomètres qui séparent le Maroc de l'Europe[55]. L'auteur nous témoigne le désespoir et l'exaspération de ces "hittistes"[56] qui, faute de travail, ne font que passer leurs journées adossés aux murs du quartier : « J'ai vingt-quatre ans, je suis diplômé, j'ai pas de boulot, pas d'argent, pas de voiture, je suis un cas social, oui, moi aussi je suis à la dérive, prêt à tout pour foutre le camp, pour ne garder de ce pays que des images, des cartes postales, [...] »[57].

Les *harraga* des romans choisis témoignent un sentiment d'oppression, comme des prisonniers d'une dimension socioéconomique dégradante qui garde une partie de la société dans la précarité. En dehors de la situation économique et sociale, ils refusent la délinquance des États où, contraints à survivre dans des conditions pénibles, ils considèrent que leur suicide est de subir la situation imposée. Salim dans *Brûleurs* dénonce le système qui les obligent à partir comme « ceux qui fuient la guerre ou l'esclavage »[58], mais il explique que « ce ne sont pas nos pays qu'on déserte, c'est ce foutu système qui nous désespère, il ne nous apporte rien. En quête constante d'espoir, on se doit de quitter la terre du néant. [...] J'ai besoin de vivre, de respirer le grand air et, plus que tout, je dois me battre pour exister. Pour les "désillusionnaires"[59], il n'y a que la harga qui sauve »[60].

---

[54] Tahar Ben Jelloun, *Partir*, Éditions Gallimard, Paris, pp. 5-6.
[55] Cfr. ChatGPT.
[56] Le terme dérive de *hit* qui signifie "mur" en dialect algerien. Farida Souiah, « Les harraga algériens », *MigrationsSocieté,* vol. 24, n. 143, p. 105.
[57] Tahar Ben Jelloun, *Partir*, Éditions Gallimard, Paris, p. 22.
[58] Neïla Romeyssa, *Brûleurs*, Édition Jean-Claude Lattès, Paris, p. 21.
[59] Terme inventé par Salim dans *Brûleurs* afin de décrire sa condition de vie.
[60] Neïla Romeyssa, *Brûleurs*, Édition Jean-Claude Lattès, Paris, p. 21.

La *harga* est également causée par des facteurs éminemment politiques qui montrent un système corrompu et violent. En rêvant de liberté et de sécurité politique, les personnages des romans vivent quotidiennement la violence, les abus, les intimidations d'un système autocratique. Ce climat politique ne fait que réduire les jeunes au silence. C'est au café Hafa qu'Azel est arrêté par des policiers dans une opération de "nettoyage du pays" qui cible à la fois les trafiquants de drogue et les *hittistes*. Peu après, Azel subira les violences de la police en raison de la présence du kif dans sa poche :

> Ils [...] le frappèrent à tour de rôle. Et puis, l'un des deux le maintint à terre pour que l'autre lui retire son pantalon. Ensuite il lui déchira son slip et lui écarta les jambes, avant de lui cracher entre les fesses et d'essayer de le pénétrer. L'autre flic, pour faciliter la besogne, assomma Azel. Ils lui crachèrent encore dessus et lui enfoncèrent une sorte de manche à balai dans l'anus. La douleur le réveilla. Les coups et les crachats se succédaient. Ils le pénétraient à tour de rôle en l'injuriant [61].

Les auteurs entendent également montrer la corruption qui paralyse les deux pays et qui mine la vie de leur jeunesse. Laila Lalami évoque comment la corruption est pratiquée presque à tous les niveaux de la société. Par exemple, dans sa lutte pour obtenir le divorce de son mari alcoolique et violent, Halima a dû "soudoyer" le juge pour avoir la garde des enfants. Mais c'est Ben Jelloun qui mieux décrit la présence de la corruption dans ces sociétés : « [...] dans notre pays bien aimé, la corruption, c'est l'air que l'on respire, oui, nous puons la corruption, elle est sur nos visages, dans nos têtes, elle est enfouie dans nos cœurs, en tout cas dans vos cœurs »[62].

Face à ce contexte politique et socio-économique, les *harraga* vivent ce qui est défini comme le "mal de vie". Indiqué également sous le terme de *hogra,* qui signifie littéralement "mépris" et "dédain", les jeunes se trouvent aux marges de la société, entre l'immobilité et l'isolement d'un espace aliéné. Les auteurs remarquent le fort sentiment d'injustice et le déni de reconnaissance qui enferment les individus dans une unique réalité, sans envisager d'autres possibles[63]. Face à cette condition, ils répondent avec la

---

[61] Tahar Ben Jelloun, *Partir*, Éditions Gallimard, Paris, p. 41.
[62]Ivi, p. 10.
[63] Cfr. ChatGPT.

transgression en transformant la *harga* dans un acte politique et de révolte. Dans des pays où le vote électoral n'a pas d'incidence, ils « votent avec leurs pieds, en partant »[64].

Dans la continuité de la *hogra* colonial, les migrants se profilent comme de nouveaux martyrs qui, poussés par le désespoir, risquent tout pour fuir leur pays. De fait, ce qui est désigné comme un "suicide collectif" n'est que le « révélateur des aspirations à l'existence et à la reconnaissance sociale »[65] pour des jeunes qui aspirent à « parvenir par soi-même à une réussite individuelle socialement reconnue »[66]. À cause de leur méfiance face à la sphère politique, les *harraga* préfèrent partir (Exit) plutôt que manifester (Voice)[67]. Comme l'écrit Hirshman, l'option "exit" est la seule solution pour des citoyens qui ne croient plus en une possible amélioration de la société désormais décrédibilisée[68].

2.2 L'illusion d'un Eldorado européen

Le dernier facteur qui alimente la volonté de partir chez les *harraga* est l'illusion de l'Occident. Ce désir de l'Europe est désormais évoqué dans la littérature de la migration comme l'une des causes principales à l'origine du choix de migrer. Comme on a avancé précédemment, cette illusion est le fruit des situations socio-culturelles dégradantes et opprimantes imposées par un système autocratique. Habiter dans un espace hostile qui détruit tout rêve de changement suscite l'espoir d'une vie ailleurs. Ces imaginaires sont fabriqués culturellement et socialement, et cette capacité à imaginer d'autres lieux nourrit le désir de départ[69]. Enfin, cette aspiration est la conviction qu'il est préférable de migrer que de rester.

La migration se profile dans les esprits comme une aventure transitoire entre deux moments stables : la vie au pays natal et celle au pays d'accueil. Cette mobilité est en mesure de rompre l'ennui de la quotidienneté et la figure du migrant est comparable à celle d'un aventurier qui vise à réaliser son rêve à tout prix. C'est notamment ce qu'expérimente Azel : « nous sommes nombreux à être jeunes avec un avenir bouché,

---

[64] BENSAÂD Ali (2008), « Harraga / Hagarra: le binôme du désastre », *El Watan*.
[65] Julie Lemoux (2015), « Boualem Sansal, Harraga », *e-Migrinter* [En ligne], vol. 13, p. 1.
[66] *Ibidem.*
[67] Cfr. Farida Souiah, « Les harraga algériens », *MigrationsSocieté*, vol. 24, n. 143, pp. 113-114. L'autrice reprend la thèse proposée par Alfred Hirshman dans *Exit, Voice and loyalty : responses to decline in firms, organizations and states*.
[68] *Ibidem.*
[69] Cfr. ChatGPT.

pourri, rien à l'horizon, tu te rends compte, se lever tous les matins pour revivre les mêmes choses que la veille, vivre dans la répétition, dans le retour merdique des mêmes choses [...] »[70]. Il s'agit d'une transition d'une société sans avenir vers une nouvelle modernité où « être moderne, c'est partir »[71].

Si on prend en considération les statistiques, les aspirations à migrer s'avèrent plus élevées au Maghreb que dans le reste du monde avec un pourcentage de 84% pour le Maroc et 83% pour l'Algérie. L'Afro-baromètre témoigne que pour les pays de l'Afrique du Nord 21% souhaitent émigrer dans un pays étranger. Parmi eux, 27,2% des Algériens envisagent de partir illégalement, contre 35,5 % des Marocains[72].

C'est ainsi que ces jeunes imaginent un Eldorado occidental. Le continent européen est vu comme une terre d'opportunité où tout est possible. Les *harraga* croient qu'ils peuvent finalement atteindre à la fois une indépendance économique et une liberté individuelle niées aux pays d'origine. Cette mystification de l'Occident est également incrémentée par les réseaux sociaux et la télévision qui façonnent davantage l'imaginaire des migrants. Les *harragas* créent des pages internet ou des profils Facebook où ils partagent des vidéos et des images de leurs voyages (par exemple pendant la traversée). Par le biais de cette typologie de contenus, les *harraga* peuvent témoigner et documenter leur mobilité tout en incitant les candidats à fantasmer sur un Eldorado européen. Par conséquent, ce sont nombreux les *harraga* qui ont avoué d'avoir été convaincus par les images diffusées à la télévision.

À côté de ces moyens digitaux, il est nécessaire d'évoquer la musique, voie privilégiée pour exprimer le désir de partir. En particulier la musique *raï* témoigne la dureté de la vie : les candidats à la migration sont décrits comme des individus du quartier avec beaucoup de problèmes, victime de l'injustice et de l'oppression du système et qui vivent dans le mal-être. À travers l'image d'une vie meilleure et d'un accès matériel, les chansons évoquent le désir de retrouver un sentiment de joie qu'ils semblent incapables de ressentir au Maghreb. Neïla Romeyssa intègre des extraits de chansons dans son roman, et dans l'un d'eux, elle cite :

---

[70] Tahar Ben Jelloun, *Partir*, Éditions Gallimard, Paris, p. 120.
[71] Anne Barrère, Danilo Martuccelli (2005), « La modernité et l'imaginaire de la mobilité : l'inflexion contemporaine », *Cahiers internationaux de sociologie*, Presses Universitaires de France, n. 118, p. 60.
[72] Ricard Zapata-Barrero, Ibrahim Awad (2024), *Migrations in the Mediterranean,* IMISCOE Regional Reader series, Springer, p. 256.

On s'en va, on s'en va, dans le bateau
Et Dieu nous protéger
On arrivera jusqu'en Sardaigne
Turin, Palerme, Catane
Bateau Ô Bateau Casanova
Je t'ai tellement attendu
On s'en va, laissant la capitale aux ploucs
Là-bas en Italie, il y a la sérénité de l'esprit.[73]

Tous ces moyens ont la capacité de dépasser des frontières physiques autrement infranchissables et de diffuser une illusion qui inonde les candidats de fausses informations.

Cette mystification de l'Europe est une image récurrente dans les romans. Dans *Hope and other dangerous pursuits*, bien qu'averti des dangers, Murad se projette dans sa future vie en Algérie et pense que partir en vaudra la peine au bout du compte : « [...] he had weighed their warnings against the prospect of years of idleness, years of asking them for money to ride the bus, years of looking down at his shoes or changing the subject whenever someone asked what he did for a living, and the wager seemed, in the end, worthwhile »[74].

De même, le titre du livre de Binbine évoque déjà le désir de migrer : au lieu de *Cannibales*, la version anglaise adopte le titre *Welcome to Paradise*, invoquant le paradis fantasmé par les *harraga*[75]. L'ironie de l'auteur ressort dans le livre notamment lorsque Reda, le cousin du protagoniste, confond les feux des garde-côtes espagnols avec le littoral andalousien et un autre *harrag* plaisante : « Si le Paradis était si proche, murmura l'Algérien, j'y serais allé à la nage, mon petit »[76]. Dans la construction de ce paradis, Binebine reprend la dichotomie Nord-Sud qui se manifeste dans plusieurs dualités telles que la mort/la vie, la pauvreté/la richesse, la stérilité/la possibilité, la tristesse/la joie. Dans

[73] Neïla Romeyssa, *Brûleurs*, Édition Jean-Claude Lattès, Paris, p. 28. Extrait de la chanson Babor Casanova – Torino Palermo Catania (2014).
[74] Laila Lalami (2005), *Hope and other dangerous pursuits*, Algonquin Books of Chapel Hill, Caroline du Nord, p. 62.
[75] Cfr. ChatGPT.
[76] Binebine Mahi (1999), *Cannibales*, Éditions Arthème Fayard, Paris, p. 18.

cette optique, migrer signifie passer d'un coté à l'autre, franchir la porte d'entrée d'un paradis terrestre.

Dans cette perspective, les histoires des migrants retournés au pays concourent à la création de cet imaginaire européen. Les *harraga* qui rentrent dans le pays natal représentent la réussite et sont comparés à des héros. C'est le cas de Souleimane dans *Cannibales* : « Une fois l'an, il revenait de France, ses valises bondées de cadeaux : des tissus de soie satinée pour les caftans, des foulards chamarrés, des montres-chronos, des lunettes de soleil, des torches électriques, des ustensiles de cuisine et une infinité d'objets dont on ignorait l'utilité mais qui paraissaient précieux »[77]. À côté des histoires des retournés, il y a également celles des passeurs qui cherchent à convaincre les candidats à partir. Si dans *Brûleurs* le passeur Momo, entouré pas les candidats à la *harga,* leur « offre un soupçon de rêve »[78], dans *Cannibales* c'est le trafiquant Murad qui attire les hommes avec ses histoires :

> La traversée du détroit ? Une simple formalité ! Cinq mille misérables francs français, et bonjour l'Espagne ! Puis une nuitée sur une confortable couchette du train express et on se réveille à Hendaye, frais et dispos, sous un soleil radieux [...] une charmante randonnée pédestre à travers les Pyrénées, de façon à contourner le poste frontière, et le tour serait joué. Oui, monsieur : un jeu d'enfant ! [...] Au café France, Morad ne tarissait pas d'anecdotes sur ses aventures d'antan. Il nous faisait baver avec des histoires aussi insolites qu'excitantes.[79]

Fascinés par ces racontes, les candidats se réjouissent déjà de leur nouvelle existence, faite de prospérité, entourés des attributs de la richesse et accompagnés de la présence féminine, comme ultime signe d'accomplissement social[80]. Dans ces récits, Murad décrit les femmes andalouses comme des déesses « étant les plus séduisantes, les plus délicieuses, les plus ensorceleuses créatures de la planète »[81]. C'est ainsi que les *harraga* sont « prêts à croire n'importe quoi pourvu qu'on nous permît de partir »[82].

---

[77] Ivi, p. 48.
[78] Neïla Romeyssa, *Brûleurs*, Édition Jean-Claude Lattès, Paris, p. 148.
[79] Binebine Mahi (1999), *Cannibales*, Éditions Arthème Fayard, Paris, p. 103.
[80] Cfr. ChatGPT
[81] Binebine Mahi (1999), *Cannibales*, Éditions Arthème Fayard, Paris, p. 129.
[82] Ivi, p. 10.

Une fois la décision prise, rien ne peut décourager le migrant. Il considère avoir une mission et il se sent psychologiquement déterminés à dépasser tous les obstacles afin d'y réussir. De plus, leur "mort" sociale leur permet d'un côté de ne pas ressentir la peur de la mort : « We are already dead, here. Even if they built a wall up to the sky, I will find the way to overcome it »[83]. En se profilant comme des « conquistadores »[84], les protagonistes de *Brûleurs* croient pouvoir « conquérir le monde entier ! »[85].

2.3 Les acteurs de la migration

Si cette mobilité était auparavant pratiquée essentiellement par les classes les plus démunies, ce projet migratoire est caractérisé aujourd'hui par une diversité de groupes sociaux, allant de l'agriculteur à la jeune femme. En outre, en comptant sur des réseaux "amicaux", ils n'ont pas généralement des destinations précises, mais ils font confiance aux gens du quartier qui ont parcouru les mêmes chemins migratoires. Le quartier est donc le lieu privilégié pour transmettre ce « savoir-migrer »[86]. Comme pour les hommes au Café Hafa dans *Partir*, les protagonistes de *Cannibales* apprennent à connaître la *harga* dans les cafés du quartier par le biais d'histoires des passeurs : « Au café France, nous passions des journées à rêver autour de Momo, à fumer le kif, pipette après pipette, à rouler des joints quand une cigarette de tabac jaune venait à nous tomber sous la main [...] »[87].

Parmi ces migrants, nombreux proviennent des quartiers populaires. Toutefois, il faut préciser qu'il ne s'agit pas de migrants pauvres parce qu'ils possèdent un revenu inférieur au seuil de pauvreté (selon la définition de la Banque Mondiale), mais ils sont pauvres au sens social[88]. Par pauvreté sociale, Lahlou donne une explication claire :

> La pauvreté n'est pas celle où ils se trouvent eux- mêmes au moment où ils ont décidé d'émigrer. C'est plutôt celle qu'ils craignent, c'est-à-dire un ensemble diffus d'appréhension, d'inquiétude sur l'avenir, de précarité et

---

[83] UNODC (2010), *Smuggling of migrants into, through and from North Africa. A thematic review and annotated bibliography of recent publications*, Vienna, pp. 20-21.
[84] Binebine Mahi (1999), *Cannibales*, Éditions Arthème Fayard, Paris, p. 29.
[85] Neïla Romeyssa, *Brûleurs*, Édition Jean-Claude Lattès, Paris, p. 73.
[86] Chadia Arab (2007), « Le "hrague" ou comment les Marocains brulent les frontières », *Hommes et Migrations*, n. 1266, Nouvelles figures de l'immigration en France et en Méditerranée, p. 83.
[87] Binebine Mahi (1999), *Cannibales*, Éditions Arthème Fayard, Paris, p. 60.
[88] Cfr. Chadia Arab (2007), « Le "hrague" ou comment les Marocains brulent les frontières », *Hommes et Migrations*, n. 1266, Nouvelles figures de l'immigration en France et en Méditerranée, p. 85.

> d'absence de vision, et de plus en plus souvent d'espoir. C'est une pauvreté ambiante, nourrie par la situation d'une famille. . . À cette situation s'ajoutent l'absence de services publics**,** l'insuffisance de la prise en charge médicale, l'aridité de l'environnement immédiat où manquent les espaces verts et les lieux de sociabilité, la privation de liberté, les rapports conflictuels avec les autorités, la famille, accompagnés parfois de peurs. Tous ces éléments déterminent une pauvreté relative qui motive l'émigration, tandis que la pauvreté absolue, l'indigence, prive même des moyens de s'en aller.[89]

Cependant, la *harga* ne touche pas seulement les classes les plus pauvres, mais nombreux sont issus des classes moyennes urbaines. Parmi ces migrants un profil typique se dégage. Il s'agit, pour la plupart, d'hommes célibataires, au chômage (78,57%)[90] ou avec un emploi peu rémunératif (19,84%)[91]. Pour ce qui concerne le Maroc, l'*harrag*-type en route vers l'Espagne en 2008 avait un âge compris entre 30 et 60 ans (54%) ou 18 et 30 ans (31,5%), il était célibataire (70%) et chômeur (26,7%)[92].

Comme on a déjà avancé auparavant, le migrant est passé du statut de travailleur peu qualifié à celui de diplômé spécialisé, affrontant néanmoins les mêmes défis que ceux rencontrés par les individus au faible niveau d'éducation[93]. Ils sont tendanciellement des jeunes adultes, c'est-à-dire entre 19 et 35 ans qui, privés d'aspirations, conduisent une vie entre les cafés, les drogues et l'alcoolisme. Un des *harraga* de *Brûleurs* est Omar qui, étouffé par son Algérie, commence à « fréquenter le monde de la nuit à Alger, puis à Oran. Les cabarets, les femmes, le raï et l'alcool, ça l'a totalement changé »[94]. À l'instar d'Omar, Salim assume des drogues afin d'anesthésier la dureté de sa vie : « [...] en *zetla*, *saroukh*, *hamra*, mes substances favorites. Elles me font virevolter l'esprit quand les temps sont durs, elles m'éloignent de cette pénible routine »[95]. Dans cette perspective,

---

[89] *Ibidem*.
[90] Hocine Labdelaoui (2009), « "Harga" ou la forme actuelle de l'émigration irrégulière des Algériens », *Institut universitaire européen Robert Schuman Centre for Advanced Studies*, p. 5.
[91] *Ibidem.* Ces données font référence à l'Algérie
[92] M. Berriane, M. Aderghal, L.Amzil, « Flux migratoires et profils des migrants: Eléments méthodologiques pour une analyse quantitative et qualitative de l'émigration marocaine vers l'Andalousie (Espagne) », *International Migration Institute*, pp. 16-18.
[93] Cfr. ChatGPT.
[94] Neïla Romeyssa, *Brûleurs*, Édition Jean-Claude Lattès, Paris, p. 62.
[95] Ivi, p. 26.

pour l'ensemble de la société le *harrag* assume le rôle de "l'anti-héros", un nouveau trompeur qui dépasse les contrôles, qui choisit la vie en clandestinité, étranger à son pays d'origine et au pays d'accueil. Toutefois, si d'un côté il est un anti-héros, de l'autre il représente un vainqueur pour tous ceux qui souhaitent partir.

Au sien de migrants clandestins, on retrouve également des femmes. Selon Lahlou, une fois sur cinq le migrant est une femme[96]. D'abord, la migration féminine commence à apparaître avec l'introduction du regroupement familial dans les années 1980 et 1990 afin de reconstruire le ménage. Par le biais de ce nouveau droit, les femmes se déplacent dans l'espace européen pour rejoindre un membre de la famille avec un emploi et un permis de séjour. Toutefois, elles ne jouaient pas un rôle actif dans la migration, de fait le regroupement familial n'est pas considéré comme une forme de mobilité volontaire. Ce sera pendant les années 1990 que les femmes deviennent les vraies protagonistes de leur migration, motivée par des raisons d'étude ou de travail.

Bien que la présence féminine apparaisse plus tardivement par rapport à celle masculine, elle va expérimenter une évolution rapide pour l'Algérie (38 % en 1990 ; 41 % en 1999 ; 46 % en 2006)[97]. Parallèlement, selon le rapport de l'European Training Foundation, en 2021 le profil typique des *harragates* marocaines était celui d'une femme âgée de 25 à 45 ans, la plupart étaient mariées (66 %) et ayant au moins un enfant à charge de moins de 18 ans (27 %). En ce qui concerne l'éducation, 55 % étaient analphabètes, 57 % n'avaient jamais fréquenté l'école, 27 % avaient terminé l'enseignement primaire et 11 % avaient fréquenté l'enseignement secondaire[98].

Malgré cette transformation du cadre migratoire, le nombre de femmes migrantes restent encore quantitativement inferieur par rapport à celui des hommes. Ce facteur s'explique grâce à la dimension socioculturelle et éducative qui continue à reléguer les femmes dans un système fermé et traditionnel. En interviewant un migrant, le journaliste Marco Benedettelli montre le rôle associé aux *harragates* : « Nous sommes tous des hommes parce que les sœurs, les filles et les mères restent à la maison, entretenant le

---

[96] Cfr. Chadia Arab (2007), « Le "hrague" ou comment les Marocains brulent les frontières », *Hommes et Migrations*, n. 1266, Nouvelles figures de l'immigration en France et en Méditerranée, p. 85.
[97] Kime Sabiha (2020), « Les Harragates algériennes : la fuite vers un destin inconnu », *Recherches Internationales*, n. 118. L'Algérie et le Hirak. p. 159. Ces données concernent l'Algérie.
[98]Cfr. European Training Foundation (2024), *Les femmes migrantes en tant qu'apprenants : parcours individuels et perspectives*, Rapport pays : Maroc, p. 5.

foyer, et ne se lancent pas dans l'aventure, parcourant le monde »[99]. De plus, un facteur qui peut en partie décourager les femmes à partir sont les risques qu'elles peuvent rencontrer tels que les dangers physiques (agressions, violences, violes) ou également, en cas d'échec, elles redoutent de rentrer chez elles à cause du stigmate social et de la honte qui leur serait reprochée.

Les femmes candidates à la migration partagent en particulier une difficulté à s'intégrer dans ces sociétés patriarcales où elles se voient encore attribuer des surnoms dévalorisants tels que "bayra" (la vieille fille) et "hadjala" (la divorcée), "tayra" (la rebelle) »[100]. Avec l'amélioration des niveaux scolaires, elles sont de plus en plus émancipées et nombreuses s'engagent dans le projet migratoire. La migration est la réponse à la vision stigmatisante, à l'exclusion, aux pressions socio-culturelles et s'avère comme « la conséquence d'une oppression sociale multiforme et multidimensionnelle »[101].

Dans son roman *Harraga*, Boualem Sansal met en scène deux femmes victimes du même système rétrograde. Lamia, médecin pédiatre algérienne, vit dans la solitude pendant la décennie noire en se positionnant à coutre courant d'un système politique dégénéré et un religieux fanatique. À l'opposé de Lamia, on retrouve Chérifa : ouverte et libre, elle incarne la liberté des femmes et la joie de vie. Les deux protagonistes refusent les impositions de la société et essayent de se rebeller à leur façon. D'un côté, Chérifa répond à l'oppression en décidant de partir avec son bébé illégitime et d'essayer la *harga* ; de l'autre côté, Lamia préfère lutter en restant au pays pour montrer que personne ne pourra emprisonner son esprit[102].

À l'instar de Sansal, Lalami nous présente le personnage de Halima. Victime de violences domestiques d'un mari alcoolique, elle vit dans la peur d'être battue par son époux « with an extension cord »[103] or, si elle ne lui donne pas l'argent pour boire, « he steals it from me »[104]. Halima réagit en demandant le divorce, sa réponse vise à dénoncer

---

[99] Cristina Baroni, *La ḥarga: migrazione clandestina tunisina in Italia, cause e caratteristiche,* Università La Sapienza, Roma, pp. 68-69.
[100] Kime Sabiha (2020), « Les Harragates algériennes : la fuite vers un destin inconnu », *Recherches Internationales*, n. 118. L'Algérie et le Hirak, p. 165.
[101] Ivi, p. 175.
[102] Cfr. Benberkane Amira (2020), *L'engagement féminin dans le roman «Harraga» de Boualem Sansal*, Université 8 Mai 1945 Guelma, p. 21.
[103] Lalami Laila (2005), *Hope and other dangerous pursuits*, Algonquin Books of Chapel Hill, Caroline du Nord, p. 44.
[104] Ivi, p. 43.

un système légal qui l'oblige au silence et à la violence. Elle comprend que « the social and legal insistence that women be patient is, in fact, a tool to silence and disempower »[105]. La *harga* semble promettre plus que son immobilité actuelle (elle est privée de sécurité, d'opportunités, de soutien, de justice et de protection juridique) et la diaspora représente une possibilité d'émancipation[106].

À côté des *harraga,* le dernier acteur qui participe à cette mobilité est le passeur. Avec l'intensification du phénomène migratoire à partir des années 1990, la gestion de la *harga* commence à être contrôlée par des réseaux clandestins. Pour la plupart, il ne s'agit pas d'une organisation articulée et sophistiquée, mais plutôt arrangée et changeante, où le passeur peut aspirer lui aussi à partir. Toutefois, la majorité des passeurs perçoivent la *harga* comme une entreprise commerciale, où le migrant devient une marchandise exploitée dans le but de s'enrichir. Par conséquent, même si certains considèrent ce contrat social comme fondé sur la confiance, la relation entre le migrant et le passeur peut relever d'une logique essentiellement économique[107].

La hiérarchie de ces organisations est composée par : "le recruteur" qui est la première personne avec laquelle le client entre en contact, généralement au sein de la communauté ; "l'intermédiaire" qui établit le contact direct entre le client et la personne qui se chargera de l'organisation du voyage ; "le passeur" qui est l'organisateur du voyage et négocie les conditions et les prix ; "l'aubergiste" qui met à disposition des maisons sûres où les migrants attendent le départ et "le passeur" qui pilote le bateau[108]. Ce dernier rôle peut être également confié à des pêcheurs travaillant sporadiquement comme des passeurs pour un salaire supplémentaire. Il faut toutefois noter que la plupart de ces trafiquants sont des hommes d'affaires, des propriétaires de domaines et de villas et ils sont tendanciellement bien placés dans la vie sociale. Le passeur dans *Partir* correspond parfaitement à cette représentation d'un homme riche et corrompu :

> Il passait aux yeux de tous pour un homme généreux [...]. À l'un il offrait un voyage à La Mecque, à un autre un terrain ou une voiture étrangère (volée évidemment), à

---

[105] Cfr. Mariangela Palladino (2018), *(Im)mobility and Mediterranean Migrations: Journeys "Between the Pleasures of Wealth and the Desires of the Poor*, University of Keele, p. 8.
[106] *Ibidem*.
[107] Cfr. ChatGPT.
[108] Cfr. UNODC (2010), *Smuggling of migrants into, through and from North Africa. A thematic review and annotated bibliography of recent publications*, Vienna, pp. 27-28.

> un autre encore une montre en or en lui disant : « C'est un petit bijou pour ta femme », il prenait en charge les frais de clinique pour ses hommes et leur famille, et, à tous, il offrait à boire tous les soirs au pub devenu peu à peu son quartier général.[109]

Malgré il soit décrit comme un homme sans amé et n'intéressé qu'à son profit, il connaît les bonnes personnes en cas de péril : « II était le seul à connaître tous les rouages, les bonnes personnes à voir en cas de difficulté, les contacts en Europe [...]. II n'avait peur de personne et ne s'intéressait qu'à ses affaires »[110]. Même si ces figures exploitent les rêves des migrants en les encourageant dans des actions suicidaires, ils sont toutefois perçus par les *harragas* comme les uniques sauveurs, à l'instar de ce qui est décrit dans le roman *Brûleurs : «* Alors désormais je serai ton sauveur, comme j'ai été celui de plein de jeunes avant toi »[111].

Une fois en contact avec le passeur, c'est le moment de discuter le prix du voyage. Le coût dépend de la distance du trajet et de la complexité de la route allant de 200 à 500 dollars pour les ressortissants marocains, 800 dollars pour les Africains subsahariens francophones et 1200 dollars pour les Africains subsahariens anglophones[112]. Récemment, en raison de l'augmentation des risques, les coûts se sont élevés même à 1500 – 3000 dollars. Dans les romans il y a beaucoup de référence aux coûts de la migration, comme dans *Hope and Other dangerous pursuits* où le prix concordé avec le passeur est de 20 000 dirhams (autour de 133 euros).

Après cette dernière étape, pour les *harraga* il ne reste plus qu'à attendre le moment du départ. Ils se retrouvent dans la "qūna", une maison cachée, dans laquelle ils restent en attendant les conditions favorables. Dans *Cannibales*, la maison est décrite comme une petite habitation avec peu de lumière et une forte puanteur au point que le cousin du protagoniste refuse d'entrer : « Plutôt mourir que de passer une seule minute dans ce dépotoir ! »[113]. Les voyages se font généralement entre les mois d'avril et d'octobre ou à l'approche des festivités afin de bénéficier de contrôles moins nombreux. Quand le passeur communique la date du départ, les *harraga* se ressemblent de nuit sur

---

[109] Tahar Ben Jelloun (2007), *Partir*, Éditions Gallimard, Paris, p. 12.
[110] Ibidem.
[111] Neïla Romeyssa (2023), *Brûleurs*, Édition Jean-Claude Lattès, Paris, p. 46.
[112] Cfr. UNODC (2010), *Smuggling of migrants into, through and from North Africa. A thematic review and annotated bibliography of recent publications*, Vienna, pp. 37. Données concernant les migrants en route du Maroc vers l'Espagne en 2008.
[113] Binebine Mahi (1999), *Cannibales*, Éditions Arthème Fayard, Paris, p. 80.

de petites plages, munis du strict nécessaire. Assis sur la plage, Azzouz attend le moment tant espéré et rêve de son avenir : « Une heure encore avant de se jeter à l'aveugle dans la grande aventure ; [...] oublier les champs stériles, la vie de débrouille, le dénuement et la détresse. Une heure, [...] les yeux fermés, nous laisser emporter par les flots du rêve interdit »[114]. C'est à ce moment que la vraie *harga* commence.

[114] Ivi, p. 129.

Chapitre 3

Pendant la *harga* : le voyage

La *harga* représente une étape fondamentale pour les migrants, il s'agit d'un véritable rite de passage qui s'avère essentiel pour ceux qui veulent franchir les frontières. Afin de saisir l'intensité de cette phase, on va analyser les éléments récurrents pendant les voyages tels que l'attente, les peurs, les conditions de la traversée, la solidarité parmi les candidats. Toutefois, les risques sont aussi présents, notamment les disparus en mer qui questionnent les autorités étatiques aussi bien que l'ensemble de la société. Ces corps sont l'exemple parlant de la tragédie dont la migration est responsable.

3.1 Le *No Man's Land* de la traversée

La *harga* est vécue comme un rite de passage pour les candidats. Selon Van Gennep, cette expérience peut être divisée en trois phases principales : les rites préliminaires ou de séparation qui impliquent l'abandon des lieux habituels de la vie pour commencer le voyage, les rites liminaires ou marginaux qui permettent de définir une nouvelle identité, et les rites post-liminaires ou d'incorporation, c'est-à-dire le processus de réintégration de l'individu dans la société[115].

Le rituel préliminaire sépare l'initié de la société dont il fait partie en encourageant la transition de l'identité d'origine vers une nouvelle. Ce moment a été décrit par de nombreux critiques comme une forme de mort symbolique où l'ancienne identité est éradiquée pour permettre la création d'une personnalité différente. Pour les *harraga*, cette phase est représentée par la destruction des papiers, brûlés et abandonnés au fond de la mer. Les migrants renoncent ainsi à leur identité antérieure pour s'ouvrir à une nouvelle dynamique de transformation de soi. Toutefois, pour Salim dans *Brûleurs*, renoncer à son identité et jeter ses documents s'avère plus difficile que prévu :

> Mes mains tremblantes lancent le passeport. Quel supplice. J'y jette un œil et l'aperçois en train de couler, il disparaît dans le ventre de la Méditerranée. Ça y est. Salim Mohamed Hamdi, né à Soustara le 10 janvier 1995, n'est plus. Un passeport vide, sans visa, perdu dans les profondeurs de la mer. Je n'ai plus d'appartenance.

[115] Cfr. Leonard V. Smith (2014), *The Embattled Self. French Soldiers' Testimony of the Great War*, Ithaca (New York), Cornell University Press, E-book edition, pp. 23-28.

> [...] Il ne reste plus que mon esprit et mes souvenirs. Tout le reste, je l'ai désormais abandonné.[116]

Une fois le vieux Salim est perdu au milieu de la Méditerranée, un nouvel homme émerge : il rejoint la vaste cohorte des exilés du monde et, privé d'appartenance et de passé, il ne devient que « un harraga [...]. Un marginalisé, un oublié. Ou, comme le dit Noor, un "déchet de la société" déchu de toute nationalité »[117].

Le deuxième moment est la phase liminale ou marginale. L'initié subit une véritable transformation et abandonne son ancienne identité pour en acquérir une nouvelle. En réalité, cette phase ne permet pas encore son accomplissement complet, mais confine l'individu dans un « "betwixt and between", neither the old identity nor the new »[118]. Les *harraga* deviennent ainsi de « non personae »[119], coincés entre un passé perdu et un avenir indéfini.

Ce moment se caractérise par des changements psychologiques, symboliques et sociologiques nécessaires afin de façonner la nouvelle condition du migrant[120]. Les rites de cette phase tendent à se caractériser par l'utilisation d'objets (souvent douloureux) définis par Smith comme sacrés, par lesquels la connaissance transformatrice est transmise à l'initié. Pour atteindre le statut de "mâle", il est nécessaire de passer par une série de rites d'initiation, comme par exemple la circoncision, où le sujet est initié à la masculinité par un processus douloureux. Ces rites permettent d'accéder au monde des adultes en transformant les garçons en véritables hommes. Les adultes, qui ont survécu à la douleur, sont les détenteurs de ce nouveau savoir[121]. De fait, des expressions telles que « Celui qui ne tente pas la harga n'est pas un homme »[122] se révèlent très répandues chez les migrants pour lesquels la *harga* se profile comme l'épreuve de virilité qui leur permet de passer au statut d'homme.

---

[116] Neïla Romeyssa, *Brûleurs*, Édition Jean-Claude Lattès, Paris, pp. 105-106.
[117] *Ibidem.*
[118] Leonard V. Smith, *The Embattled Self. French Soldiers' Testimony of the Great War*, Ithaca (New York), Cornell University Press, E-book edition, p. 56.
[119] Roberto Beneduce (2008), « Undocumented bodies, burned identities: Refugees, sans papiers, harraga - When things fall apart », *Social Science Information*, vol. 47, n. 4, p. 512.
[120] Roberto Beneduce (2008), « Undocumented bodies, burned identities : refugees, sans papiers, harraga - When things fall apart », *Social Science Information*, vol. 47, p. 512.
[121] Cfr. Leonard V. Smith (2014), *The Embattled Self. French Soldiers' Testimony of the Great War*, Ithaca (New York), Cornell University Press, E-book edition, p. 56.
[122] Noureddine Khaled (2013), « Adolescents HARRAGAS : risquer sa vie comme seule possibilité de réalisation de soi », *Adolescence*, vol. 31, n. 3, p. 707.

La *harga* représente une véritable métamorphose pour ses candidats, contraints de vivre dans une ambiguïté structurelle qui les fragilise et les éloigne de leur communauté aussi bien que de la citoyenneté. Dans ce contexte d'étrangeté, le feu est un élément central capable de brûler l'ancien soi tout en inaugurant une renaissance pour ces migrants. Le narrateur de *Cannibales*, Aziz, décrit le moment qui précède le départ et envisage sa renaissance parmi les bras de la mer : « Une heure encore avant de se jeter à l'aveugle dans la grande aventure ; de se faufiler en douce dans un autre destin ; de s'en vêtir, d'en épouser l'ordonnancement et les jours ; pour mieux renaître ailleurs ; changer de peau, d'air, d'univers ; tout recommencer à zéro »[123].

Cette renaissance se déroule au milieu de la Méditerranée, connue dans le passé sous l'appellation de "Mare Nostrum" ou comme l'a définie Fernand Braudel « mille choses à la fois. Non pas un paysage, mais d'innombrables paysages. Non pas une mer, mais une succession de mers. Non pas une civilisation, mais plusieurs civilisations entassées les unes sur les autres »[124]. La mer du milieu, un espace de cohésion et d'unification entre les deux rives, qui est devenue aujourd'hui un espace des divisions, une frontière et un mur entre les pays du sud et ceux du nord. À l'heure actuelle, cet espace de passage « that provided the principal gateway between Europe, Asia, and Africa, establishing many of the premises and practices of occidental modernity, has been shut down »[125] en reléguant, selon les définitions gramsciennes, le Sud subalterne dans son altérité[126]. La *harga* révèle d'un côté les relations hégémoniques entre une Europe dominante et une Afrique encore dépendante de l'Occident, de l'autre elle montre l'échec de ce système violent et inégaux.

La mer Méditerranée est à la fois une frontière physique et une limite culturellement construite. Comme l'affirme Foucher, après la chute du Mur de Berlin, « plus de 26 000 kilomètres de nouvelles frontières internationales ont été instituées, 24

---

[123] Binebine Mahi (1999), *Cannibales*, Éditions Arthème Fayard, Paris, p. 130.
[124] Laure Lévêque (2024), « Autour du Mare nostrum : entre connectivité et exclusion », *Babel*, n. 49, pp. 27-38.
[125] Mariangela Palladino (2018), « (Im)mobility and Mediterranean Migrations: Journeys "Between the Pleasures of Wealth and the Desires of the Poor" », *The Journal of North African Studies*, vol. 23, n. 1–2, p. 5.
[126] Mariangela Palladino (2018), « (Im)mobility and Mediterranean Migrations: Journeys "Between the Pleasures of Wealth and the Desires of the Poor" », *The Journal of North African Studies*, vol. 23, n. 1–2, p. 5.

000 autres ont fait l'objet d'accords de délimitation »[127]. Le monde est resté découpé par des limites géographiques et idéologiques[128] et ces frontières enferment le monde dans ce que Westphal appelle la « cage des méridiens »[129]. Les courants migratoires deviennent de plus en plus liquides, des « fluidité-flux »[130] qui coulent d'un État vers un autre en transgressant ces murs infranchissables. L'eau et la mer incarnent donc un espace de renaissance, de survie et de fin initiant les candidats à la fois à une nouvelle vie ou à la mort. Les *harraga* dans *Partir* l'ont surnommée "Toutia" : « un mot qui ne veut rien dire, mais entre eux ils savent que c'est l'araignée tantôt dévoreuse de chair humaine, tantôt bienfaitrice parce que transformée en une voix leur apprenant que cette nuit n'est pas la bonne et qu'il faut remettre le voyage à une autre fois »[131]. Parallèlement, les migrants dans *Brûleurs* connaissent les risques et savent que si elle se fâche « la Méditerranée nous avalera »[132].

En reprenant le titre du roman de Fatou Diome, *Le ventre de l'Atlantique*, on peut voir la mer comme un espace matriciel qui accueille les *harraga*, leur livre ses secrets, tandis qu'à leur tour, les migrants lui confient les leurs[133]. C'est ainsi que pour un *harrag* la mer, son amour plus profond depuis son enfance, l'enveloppe et l'emmène « dans une sphère de pensées lumineuses [...]. Longtemps, elle a su m'amadouer en me murmurant des mots que jamais personne n'a daigné m'adresser »[134]. En les berçant de ses vagues, cette seconde mère les transporte vers un rêve lointain.

3.2. Les risques

Une fois sur le bateau, les *harraga* peuvent facer de nombreux risques. Toutefois, il semble que cette prise de risques soit en partie valorisée et permet aux candidats de la migration de faire épreuve de leur capacité. Comme l'évoque Nourredine Khaled, il s'agit

---

[127] Sara Trabucco (2022), *Périples globaux: la représentation littéraire du drame des migrants. Linguistique,* Université de Limoges; Università degli studi (Bologne, Italie), pp. 30-31.
[128] *Ibidem.*
[129] Ivi, p. 33.
[130] Zied Hadfi (2015), « L'émigration en Méditerranée : le Harraga, l'esquif et la tempête », *Revue internationale d'ethnographie*, n. 5, p. 6.
[131] Tahar Ben Jelloun, *Partir*, Éditions Gallimard, Paris, p. 6.
[132] Neïla Romeyssa, *Brûleurs*, Édition Jean-Claude Lattès, Paris, p. 120.
[133] Cfr. Parfait Bi Kacou Diandue*, Le ventre de l'Atlantique*, métaphore aquatique d'un mirage : idéal brisé de l'Ailleurs ?, dans Musanji Nglasso-Mwatha (dir.) (2021), *Littératures, savoirs et enseignement*, Presse Universitaire de Bordeaux, Pessac, pp. 77-86.
[134] Neïla Romeyssa, *Brûleurs*, Édition Jean-Claude Lattès, Paris, p. 78.

d'une « tentative extrême et ultime de réalisation de soi »[135]. En outre, les migrants sont conscients de risques qu'ils peuvent rencontrer, mais pour eux c'est mieux « qu'un poisson me mange plutôt qu'un ver »[136].

L'un des risques les plus fréquents auxquels les *harraga* sont confrontés est la présence des garde-côtes. Les garde-côtes constituent un obstacle à la mobilité, tiraillés entre leur mission de sauvetage en mer et leur rôle d'expulsion des clandestins[137]. Les romans témoignent la peur des migrants et des passeurs d'être arrêtés par la *Guardia Civil*, comme dans *Harraga* où « Sur la frontière, ils tirent sur les gens puis ils les jettent dans le ravin »[138]. De même, dans *Brûleurs*, l'apparition de la marine espagnole au loin déclenche un moment de panique et, lorsque le passeur accélère brusquement, la peur s'empare de tous les passagers :

> On navigue aussi vite que l'éclair. Ma peur surgit d'un coup. Cette fois, ce n'est pas le noir. J'ai peur de l'humaine. [...] Est-ce que la marine va nous signaler aux garde-côtes espagnols ? Est-ce qu'on va s'en sortir sans passer par le centre de rétention ? J'en sais foutrement rien. On est terrorisés. Notre euphorie n'est plus qu'un souvenir. Sans transition, on est passés du rire aux larmes. [139]

Au-delà du risque d'être arrêtés par la garde civile, les *harraga* traversent des épreuves d'une extrême dureté, capables de déterminer leur vie ou leur mort. C'est Neïla Romeyssa qui mieux témoigne les difficultés vécues pendant la traversée. Après être partis, un *harrag* comprend que le moteur tombe en panne et les abandonne en pleine mer. Abandonnés à eux-mêmes, sans provisions ni nourriture, l'un des hommes, poussé par le désespoir, finit par boire l'eau de la mer : « Omar crève de soif, il se met à boire l'eau de mer »[140]. De plus, par peur d'être attrapés par la police, il n'est pas rare que les migrants soient obligés à descendre du bateau et nager jusqu'aux côtes européennes. Pour Halima, qui ne sait pas nager, la traversée devient un véritable enfer : « Halima could

---

[135] Simone Mastrangelo, « Chapitre VIII. Parcours migratoires de *harraga* », dans Nathalie Ortar, Monika Salzbrunn et Mathis Stock (dir), *Migrations, circulations, mobilités*, Presses universitaires de Provence, pp. 127-140.
[136] Farida Souiah (2012), « Les harraga algériens », *MigrationsSociété*, vol. 24, n. 143, p. 118.
[137] Cfr. ChatGPT
[138] Boualem Sansal, *Harraga*, Éditions Gallimard, Paris, p. 113.
[139] Neïla Romeyssa, *Brûleurs*, Édition Jean-Claude Lattès, Paris, p. 103.
[140] Ivi, p. 118.

have drowned with the others, they said. [...] The water was cold, the current was strong, Halima didn't know how to swim. [...] And even though the Spanish police were waiting for them right on the beach, at least they were alive »[141].

Toutefois, le coût le plus lourd de la *harga* sont les nombres des victimes qui continuent à s'alourdit chaque jour. Entre 1998 et 2007, période durant laquelle la majorité des romans sélectionnés ont été publiés, le nombre de décès liés à la migration clandestine était déjà très élevé, atteignant les dix mille victimes en 2007[142]. Cette estimation semble en augmentation depuis 2001, également en raison du renforcement des contrôles sur les chemins les plus courts et de nouveaux itinéraires plus longs et donc plus risqués entrepris par les passeurs. Selon les données enregistrées par l'OIM, les décès continuent à augmenter en atteignant 14 500 morts depuis 2014 avec 5 143 en 2016, le taux le plus élevé depuis l'année 2000. Dans cette optique, le nombre des disparus dans la Méditerranée continue également à incrémenter. Bien que les victimes semblent diminuer après 2016, quand plus de 5 mille *harraga* ont perdu la vie, le chiffres restent toujours alarmantes.

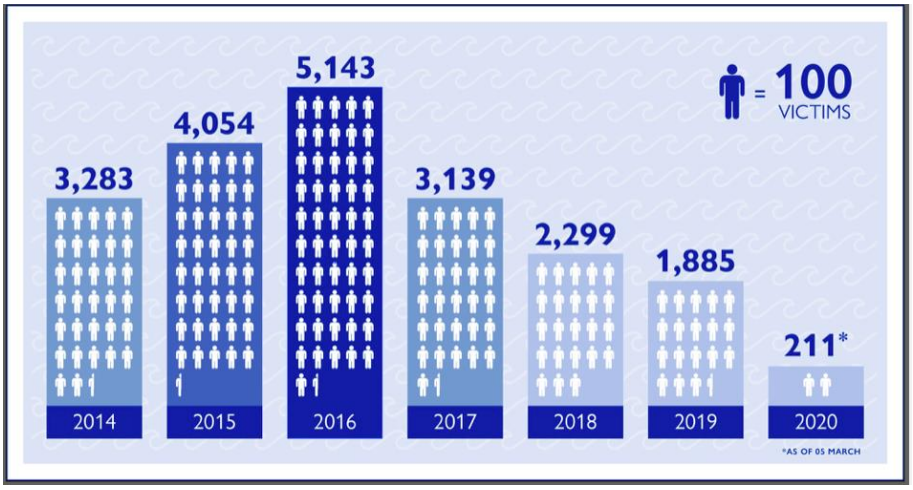


Fig. 6. Nombre de victimes à cause des naufrages dans la Méditerranée de 2014 à 2024
Source : OIM https://www.iom.int/fr/news/le-nombre-de-deces-de-migrants-dans-la-mediterranee-passe-la-barre-des-20-000-suite-un-naufrage-au-large-des-cotes-libyennes

Lamia dans *Harraga* voit les images diffusées par la télé des corps noyés et reportés par les vagues sur la plage en retournant ainsi aux cendres de la terre :

[141] Laila Lalami, *Hope and other dangerous pursuits*, Algonquin Books of Chapel Hill, Caroline du Nord, p. 88.
[142] Cfr. UNODC (2010), *Smuggling of migrants into, through and from North Africa. A thematic review and annotated bibliography of recent publications*, Vienna, p. 39.

Le soleil tourne dans le ciel
Pas une âme ne doit échapper
Toutes doivent disparaître avant la nuit.
Alors ils meurent dans leur ombre
Le vent rassemble leurs os
Et la meule tourne avec la terre.[143]

Face à ces dangers, les *harraga* dans les romans adoptent des réactions similaires : ils tentent d'abord de se soutenir mutuellement, en se rassurant les uns les autres et en entonnant des chants[144], comme on le voit dans *Brûleurs* où les migrants « on se contente de chanter ensemble pendant que le bateau avance sur cette eau calme »[145]. Nombreux sont ceux qui cherchent à immortaliser l'aventure avec leur téléphone portable, en particulier quand la traversée avance bien ou lorsqu'ils arrivent sur les plages européennes. En outre, tous les romains décrivent les moments de prière et les invocations à Dieu. De fait, les personnages croient souvent que leur voyage est gouverné par le "maktoub" (le destin) et se remettent à Dieu. La présence de Dieu leur permet de mieux comprendre les événements qui surviennent pendant le trajet et d'accepter un destin sur lequel ils n'ont aucun contrôle. Par ailleurs, parvenir à destination est perçu comme un signe de la bienveillance divine[146]. C'est ainsi que Faten dans *Hope and Other dangerous pursuits* « recites a verse from the second sura of the Qur'an: "God, there is no God but Him, the Alive, the Eternal. Neither slumber nor sleep overtaketh Him" »[147]. De même, dans *Brûleurs* les migrants prient une dernière fois avant de partir et, quand ils regardent la mer et le soleil apparaître, ils crient : « Hamdoulah, Dieu est avec nous ! »[148]. Cependant, ils ne savent pas que le pire peut encore se passer.

---

[143] Boualem Sansal, *Harraga*, Éditions Gallimard, Paris, p. 236.
[144] Cfr. ChaGPT.
[145] Neïla Romeyssa, *Brûleurs*, Édition Jean-Claude Lattès, Paris, p. 101.
[146] Cfr. Monika Salzbrunn, Farida Souiah, Simon Mastrangelo (2015), « Les "brûleurs" de frontières dans la musique populaire tunisienne. La migration non documentée au prisme de chansons de rap et de mezoued », *Afrique Contemporaine*, vol. 254, n. 2, p. 51.
[147] Laila Lalami, *Hope and other dangerous pursuits*, Algonquin Books of Chapel Hill, Caroline du Nord, p. 9.
[148] Neïla Romeyssa, *Brûleurs*, Édition Jean-Claude Lattès, Paris, p. 102.

3.3 Entre la vie et la mort : les disparus en mer

L'un de sorts les plus tragiques pour les *harraga* est d'être avalés par la mer. « Nous les laissons se noyer, pour nier » écrit l'écrivain italien Erri De Luca[149] en éclairant la tentative de nier à la fois l'existence des *harraga* et la responsabilité des États qui ont transformé la Méditerranée dans des cimetières humains. Selon le Haut Commissariat des Nations Unis pour les réfugiés, en 2016 71% des corps décédés en mer (équivalant à 3 546 sur 5 022 migrants) n'ont pas été récupérés. Si on prend en considération les données publiées par l'OIM, le nombre total de disparus en mer s'élève à 29 474 depuis 2014[150]. Même si la route centrale présente le plus haut niveau d'incidence pour les *harraga* (23 157 migrants disparus), la Méditerranée occidentale reste la deuxième route la plus dangereuse avec 3 838 de disparus[151].

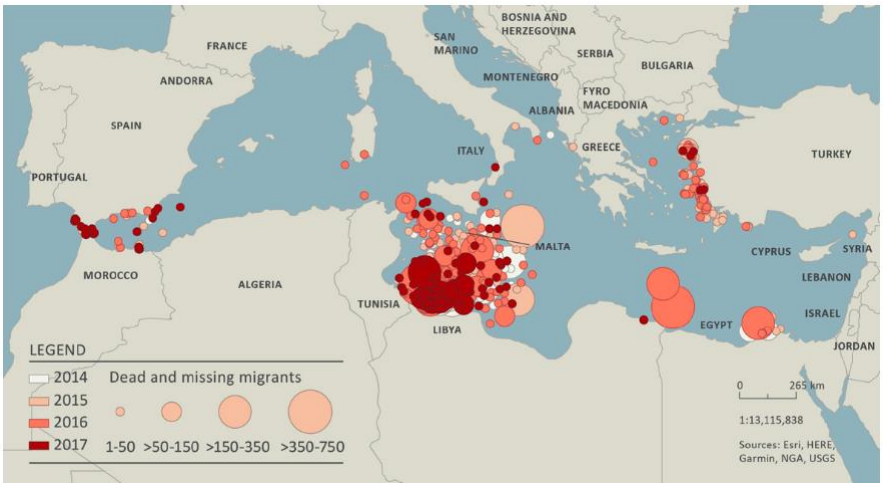


Fig. 7. Mortes et disparitions des migrants enregistrées par OIM pour la période 2014-2017
Source : OIM, *Fatal Journeys. Improving Data on Missing Migrants*, vol. 3, part 1, p. 6.

Face à ce contexte tragique, nombreux sont les auteurs qui ressent la nécessité et le devoir de transposer un évènement aussi terrible sous forme littéraire, un texte qui peut devenir à la fois un outil de mémoire et de « résistance contre l'oubli »[152] aussi bien qu'un moyen de dénonciation du système qui oblige ces jeunes à tenter le sort. Il est possible de parler de "livres du souvenir" qui visent à « faire renaître par des mots imprimés un univers anéanti. [...] reconstruire sur le papier l'objet perdu et à en retracer l'agonie »[153].

---

[149] Évelyne Ritaine (2017), « Migrants morts, des fantômes en Méditerranée », *Rhizome*, n. 64, p. 16.
[150] OIM (2021), Projet Migrants Disparus, sur : https://missingmigrants.iom.int/fr/region/mediterranee
[151] *Ibidem.*
[152] Sara Trabucco (2022), *Périples globaux : la représentation littéraire du drame des migrants. Linguistique,* Université de Limoges ; Università degli studi (Bologne, Italie), p. 219.
[153] *Ibidem.*

La littérature devient alors un espace où ces corps désormais invisibles et leurs mots peuvent se rencontrer et témoigner leur expérience funeste.

Parmi les difficultés liées aux disparus en mer, le premier est le manque d'une procédure spécifique et partagée d'identification des corps et, après une période en mer, seulement les objets qu'ils avaient avec eux peuvent permettre de les reconnaître. De plus, sans le corps de ces *harraga,* il n'y a pas la possibilité de deuil pour les familles qui continuent à espérer le retour du fils vivant. Comme l'écrit Judith Butler : « sans la possibilité du deuil. Il n'y aura pas de vie ou, plutôt, il y a quelque chose qui vit, qui est autre chose qu'une vie »[154].

La mère est le membre de la famille dont l'image revient plus fréquemment dans les romans. Pour de nombreux protagonistes, partir signifie également pouvoir offrir une vie meilleure à leur famille et le récompenser pour les sacrifices consentis pour eux. Dans *Partir* Azel décide d'entreprendre le voyage également pour « choyer ma mère qui avait eu tant de mal à nous élever dans la dignité, que de fois elle partait faire la cuisine chez des gens riches qui fêtaient un anniversaire ou un mariage, elle partait tôt le matin et revenait tard le soir »[155]. C'est notamment la figure de la mère désespérée, pleurant le fils parti sans jamais revenir, qui apparaît de manière récurrente[156]. Si certains partent sans même réussir à dire adieu à leur mère par crainte « qu'elle te prenne dans ses bras et te chuchote à l'oreille : "Tu ne partiras pas, mon fils, je te retiens" »[157], c'est pourtant vers elle que se tournent leurs pensées dans les moments de difficulté. Dans ces instants de désespoir, les *harragas* songent à leurs mères, qui « pleurent et regrettent d'avoir échoué à leur mission en tant que parente »[158].

Une fois les enfants partis, les familles ne vivent plus que dans l'attente d'un appel, fût-il le dernier[159], comme en témoigne une mère marocaine interviewée dans le cadre du "Projet Migrants Disparus" de l'OIM :

> Il est parti avec un autre garçon du même âge, son ami de toujours; son ami n'a pas été retrouvé non plus; ils sont simplement partis. Ils m'ont appelé d'une plage, ils ont

[154] Ivi, p. 86.
[155] Tahar Ben Jelloun, *Partir*, Éditions Gallimard, Paris, p. 201.
[156] Cfr. ChatGPT.
[157] Neïla Romeyssa, *Brûleurs*, Édition Jean-Claude Lattès, Paris, p. 30.
[158] *Ibidem*, p. 110.
[159] Cfr. ChatGPT.

dit qu'ils dormiraient là, et qu'ils partiraient le lendemain. C'était un samedi et c'était la dernière fois qu'ils ont appelés.[160]

Cependant, certaines familles ne sont plus disposées à atteindre les nouvelles de leurs fils et décident de s'engager. Dans plusieurs pays du Maghreb, des collectifs et des associations ont été créés par les familles des *harraga* qu'ont voulu se mobiliser autour de la question migratoire. Ces acteurs demandent une révision des politiques de fermeture des frontières et certains luttent pour la création d'une commission d'enquête. Dans ce cas, il est possible de citer l'association tunisienne "La Terre pour Tous" qui vise à éclairer le sort des disparus en mer et à lutter pour la restitution des corps en représentant une voix dans la société civile.

Ces associations s'opposent radicalement à tous les organes administratifs consacrés à cette tâche. Avec un voile d'ironie, Sansal montre clairement l'immobilisme et la négligence de l'organe d'État, dépourvu de toute volonté réelle de retrouver les *harraga*. Lamia, en espérant retrouver les traces de son frère migrant, contacte l'Association algérienne pour l'aide aux familles, la recherche et la réinsertion des jeunes en détresse portés disparus dans l'émigration clandestine (AAFRRJDPEDC). Cette association semble toutefois faire prévaloir la dimension politique et sociale plutôt que celle émotionnelle et individuelle. Si Lamia considère le gouvernement algérien comme le responsable de la *harga* et la fuite de sa jeunesse, l'adjointe de l'association soutient qu'il faut chercher la cause du problème du côté des *harraga* et de leurs familles : « Vous-même, qu'avez-vous offert à votre frère pour le dissuader d'aller chercher ailleurs ? »[161]. C'est ainsi que Lamia comprend que « le pays se vide de sa jeunesse et personne ne fait rien [...] »[162].

Cependant, face à l'inaction de certains États et dans l'effort de surmonter le deuil, la société civile occupe une partie de l'espace public afin de tenter de dénoncer cette tragédie. Parmi ces acteurs on retrouve à nouveaux les écrivains et les artistes dont l'art représentent le dernier adieu aux *harraga* disparus. Ils témoignent l'existence de ces personnes qui seraient autrement perdus dans les fonds de la mer. La Tunisie constitue un exemple lampant de cette volonté d'en préserver la mémoire. En 2006 l'État tunisien a

---

[160] OIM (2021), Projet Migrants Disparus, sur : https://missingmigrants.iom.int/fr/region/mediterranee
[161] Boualem Sansal, *Harraga*, Éditions Gallimard, Paris, p. 132.
[162] Ivi, p. 129.

décidé de mettre à disposition un espace consacré à la sépulture des corps des migrants retrouvés en mer ou sur les plages du pays. Avant les corps étaient enterrés dans le cimetière musulman de Lazragh qui a été remplacé par le “Cimetière des inconnus” afin de pouvoir donner aux *harraga* une fin digne et respectueuse. Parallèlement, par volonté de l’artiste Mohsen Lihidheb, tous les objets rendus par la mer (principalement des chaussures, mais aussi des vestes, des gilets de sauvetage) sont exposés dans le musée de la mémoire à Zarzis (Tunisie). Comme les écrivains, ces artistes ressentent le devoir de témoigner et de ne pas permettre aux vagues d’effacer la vie et l’esprit des *harraga*. Seulement si la mémoire de cette tragédie reste vivante, il est possible de sauver des vies humaines. La mémoire est également un instrument pour dénoncer les politiques migratoires sein de l’Union Européenne qui pendant les dernières années ont pris une tournure plus répressive en se rappelant que : « Nous sommes tous, de tout temps, des harragas, des brûleurs de routes, c’est le sens de notre histoire[163]».

[163] Ivi, p. 94.

Chapitre 4

Après la *harga* : l'arrivée désillusionnée

Ce chapitre analysera la dernière étape du projet migratoire : l'arrivée. Le débarquement dans les pays d'accueil est souvent confondu avec une victoire, même si la réalité est différente. Face à ce phénomène, l'Europe a opté pour des politiques de plus en plus restrictives, accompagnées par des mécanismes de surveillance et des sentiments nationalistes. À côté de ces mesures de fermeture, s'ajoute l'écart entre l'imaginaire du départ et la réalité où les *harraga* risquent d'être arrêtés par les autorités, transférés dans des centres de rétention ou conduits vers une vie en clandestinité. Les romans témoignent la perte d'espoir qui est souvent associée à une vie d'exclusion et de discrimination. Face à cette désillusion, certains migrants désirent rentrer au pays d'origine, tandis que d'autres choisissent de rester en façant les obstacles de l'intégration et de la clandestinité.

4.1. La pénalisation de la *harga*

Avec l'incrémentation de ce phénomène migratoire, les pays européens ont décidé de remplacer des politiques d'ouverture avec des positions plus restrictives. L'entrée en vigueur des accords de Schengen marque un tournant dans les politiques migratoires de l'Union Européenne, caractérisées par la montée des tendances nationalistes et d'un climat davantage sécuritaire. Après la crise des années 1973-1974, les pays européens ont décidé d'adopter les Accords de Schengen afin d'abattre les frontières internes en renforçant celles externes. Cette approche prévoit également des normes communes qui concernent l'obligation de visa à l'entrée et le maintien de la sécurité des États membres.

Depuis les années 1990, la thématique migratoire est devenue toujours plus centrale dans les conventions et les accords des pays européens. À la suite des Conventions de Dublin I (1997) et II (2003) concernant les demandes d'asile, le traité de Maastricht en 1992 inscrit la migration dans le troisième pilier des questions communautaires. Ensuite, ce sera la Conférence de Barcelone en 1995 qui préconise la coopération avec les pays tiers méditerranéens pour réduire les flux migratoires, renforcée après par la création d'un "espace de liberté, de sécurité et de justice"[164] en 1999. Toutefois, les attentats terroristes des années 2001-2005 encourage un tournant plus sécuritaire avec l'introduction du "Protocole visant à prévenir, réprimer et punir la traite

[164] Cristina Baroni (2019), *La ḥarga: migrazione clandestina tunisina in Italia, cause e caratteristiche*,Università la Sapienza, p. 92.

des personnes, en particulier des femmes et des enfants" (2003) et "Protocole visant à lutter contre le trafic illicite de migrants par terre, air et mer" (2004)[165]. De plus, la directive du 28 novembre 2002 sanctionne toute personne qui participe ou aide la migration illégale et en 2008 le Pacte européen sur l'immigration et l'asile renforce les contrôles aux frontières en encourageant les partenariats globaux avec les pays d'origine et de transit. Toutes ces directives seront inclues dans le Traité de Lisbonne en 2009 ayant pour objectifs la gestion des flux, le traitement équitable des ressortissants de pays tiers résidant légalement dans les États membres, ainsi que la prévention et la lutte contre l'immigration clandestine et la traite des êtres humains[166].

Les premières tragédies en mer sont le résultat direct de ces nouvelles mesures restrictives. Par conséquent, avec la mission de surveiller les espaces de frontière et de coordonner les opérations d'éloignement et de retour des migrants irréguliers, en 2004 le Conseil Européen a décidé de mettre en place l'"Agence européenne pour la gestion de la coopération internationale aux frontières extérieures des Etats membres"[167], connue également comme Frontex. Avec l'urgence migratoire et les naufrages toujours plus fréquents, Frontex a lancé de nouvelles opérations et des programmes de surveillance de la Méditerranée (Hermes et Eursur) pour assurer la protection et le sauvetage en mer aussi bien que des accords bilatéraux pour la réadmission des migrants irréguliers. En 2007, dans le rapport publié par Frontex, les arrestations s'élevaient à 163 903, surtout en Grèce (73 000 arrestations), Espagne (27 900) et Italie (21 650)[168]. À côté de Frontex, Global Approach to Migration et après Global Approach to Migration and Mobility (GAMM) sont lancées dans le but de contrer la migration illégale et le trafic humain en renforçant la mobilité réglementée[169].

Cependant, la création progressive des frontières infranchissables, les mesures de répression et l'externalisation des frontières européennes vers des pays tiers ne semblent pas arrêter les flux migratoires. Désigné pour décourager la migration clandestine, le système en place semble en revanche contribuer à la production de l'illégalité en soulignant comment les *boat people* sont en réalité le résultat des régimes frontaliers de

---

[165] Cfr. *Ibidem*.
[166] Cfr. Ivi, pp. 92-93.
[167] Cfr. Ivi, p. 93.
[168] Michele Peraldi (2008), « La condition migrante », *La pensée de midi*, n. 26, p. 82.
[169] Cristina Baroni (2019), *La ḥarga: migrazione clandestina tunisina in Italia, cause e caratteristiche*,Università la Sapienza, p. 94.

l'UE visant à freiner la migration[170]. C'est notamment l'imposition du visa qui, selon Paolo Cuttitta, représente le premier outil de contrôle policier en rendant son obtention très compliquée[171]. Tous ces éléments façonnent l'image d'une Europe "forteresse" chez les *harraga,* un lieu de rejet et d'exclusion où l'on est jugé indigne d'un visa.

Un exemple parlant de la forteresse européenne est incarné par le détroit de Gibraltar. Dans la période qui a suivi la chute du mur de Berlin, une autre forteresse s'érige le long du détroit autour des villes de Ceuta et Melilla. Il est possible de parler du "complexe du mur" :

> that consists inter alia of a highly fortified physical barrier surrounding the Spanish North African enclave of Ceuta (similar to the one surrounding its sister enclave at Melilla, not far from the Strait), two detention centres for unauthorized migrants (one at Tarifa and the other at Algeciras), a multifaceted surveillance system (an "electronic wall") known as the SIVE,10 continuous patrolling of both coasts (by the Spanish Civil Guard and by the Royal Moroccan Gendarmerie) and a bureaucratic "wall" of repressive laws and regulations that, for instance, ensure immediate deportation of adult Moroccan nationals detained by the Spanish authorities. [172]

La ville de Ceuta au Maroc est entourée par un double rang de barbelés à sept mètres de hauteur avec des caméras et des capteurs thermiques[173]. Après l'épisode de violence en 2014 quand la police espagnole a tiré sur les migrants alors qu'ils tentaient de rejoindre l'autre rive à la nage ou en 2018 lorsque les garde-côtes marocains ont tué un jeune étudiant de dix-neuf ans, Ceuta et Melilla sont devenues l'image de l'Europe

---

[170] Cfr. Mariangela Palladino, « (Im)mobility and Mediterranean Migrations: Journeys "Between the Pleasures of Wealth and the Desires of the Poor" », *The Journal of North African Studies*, vol. 23, n. 1–2, p. 4.
[171] Cfr. Farida Souiah, Monika Salzbrunn, Simon Mastrangelo, « Hope and disillusion. The Depiction of Europe in Algerian and Tunisian Cultural Productions about Undocumented Migration », *North Africa and the Making of Europe: Governance, Institutions and Culture*, Bloomsbury Academic, p. 202.
[172] Siobhan Brownlie, Rédouane Abouddahab (dir.) (2022), *FIGURES OF THE MIGRANT. THE ROLES OF LITERATURE AND THE ARTS IN REPRESENTING MIGRATION*, Routledge Interdisciplinary Perspectives on Literature, p. 42.
[173] Cfr. Michele Peraldi (2008), « La condition migrante », *La pensée de midi*, n. 26, p. 84.

forteresse et font partie de ce que Alison Mountz a défini comme « enforment archipelago »[174].

Dans cette perspective, l'UE encourage les pays du Sud à retenir les candidats à la *harga* dans le territoire national tandis que les pays du nord se barricadent derrière les frontières : « La forteresse Europe tend à se recroqueviller à l'intérieur des frontières de l'espace Schengen, s'enfermer dans un entre soi en enfermant les autres à l'extérieur de l'Europe »[175]. Sur la base du principe de « endiguement-refoulement-rejet »[176], l'Union Européenne vise sur la coopération avec les pays du Maghreb en matière de contrôles de frontières aussi bien que de réadmission et visa. Par le biais de ces partenariats[177], les pays européens peuvent externaliser leur politique migratoire en mettant en avant surtout les intérêts européens.

Si on prend le cas de l'Algérie, avec l'introduction de l'espace Schengen, un processus de politisation, sécurisation et juridicisation[178] des migrations irrégulières entame et les politiques sur les deux rives de la Méditerranée s'alignent. Bien que l'Algérie ait d'abord refusé de se conformer aux positions européennes en matière de migration, elle finit par accepter un processus d'"européanisation" de ses politiques par le biais de la création d'un « office national de lutte contre l'immigration clandestine »[179] et de lois en 2008 (loi n°08-11) et 2009 (loi n°09-01) condamnant la migration irrégulière. De plus, dès 2002, l'Algérie a conclu un accord avec l'Union européenne, suivi en 2007 par d'autres engagements avec six pays européens portant sur la réadmission de ses ressortissants. L'Europe soutient de fait un partage des responsabilités entre les pays de départ et d'arrivée en renforçant les accords bi- et multilatéraux. La position des gouvernements au sein de la Méditerranée est claire : contrôler, criminaliser et réprimer toute migration irrégulière. La posture punitive devient parlante.

---

[174] Ricard Zapata-Barrero, Ibrahim Awad (2024), *Migrations in the Mediterranean*, IMISCOE Regional Reader, Springer, p. 290.
[175] Zied Hadfi (2015), « L'émigration en Méditerranée : le Harraga, l'esquif et la tempête », Revue Internationale d'ethnographie, p. 10.
[176] *Ibidem*.
[177] Quelques exemples de coopération sont les partenariats pour la mobilité et la migration (PMM) et le Migration Partnership Framework du 2016.
[178] Cfr. Delphine Perrin (2020), « Dynamiques juridiques et politiques autour des mobilités en Afrique méditerranéenne et sahélienne : inspirations, ambitions et contraintes », *MigrationsSocietés,* vol. 32, n.179, pp. 75-76.
[179] Jeanne Bureau (2019), « En Algérie, une approche répressive », *Frontières d'ailleurs*, Plein droit, n. 121, p. 12.

Parmi les décisions répressives relatives à la migration irrégulière, en 2008 l'Algérie présente une proposition de loi en vue d'institutionnaliser une procédure de lutte contre l'immigration illicite. La loi est censée remplacer l'ordonnance n° 66-211 du 21 juillet 1966 à l'égard de la condition des étrangers en territoire algérien, désormais inadéquate pour la situation actuelle[180]. De plus, le 25 février 2009 la loi n° 09-01 (qui modifie le Code Pénal pour criminaliser *el harga*) est amandée en introduisant dans l'article 175 bis 1 plusieurs chefs d'accusations. D'abord la sortie irrégulière du territoire sera punie par un « emprisonnement de 2 à 6 mois pour les Algériens et les étrangers résidents (art.175 bis 1 du code pénal modifié) [...] »[181].

Au sein de ce cadre législatif, les migrants affrontent énormément des périls. À côté des changements législatifs, il subsiste les risques des contrôles aux frontières. Pour pouvoir sortir du pays, il est nécessaire de montrer une pièce d'identité et le visa d'entrée du pays de destination et c'est justement à cause du manque de ce dernier que les *harraga* choisissent la voie illégale. S'ils sont interceptés par les autorités, ils sont mis en garde à vue pour être après jugés dans un procès collectif. Comme l'explique Farida Souiah, les verdicts prévoient généralement « une peine de prison avec sursis et 60 000 dinars d'amende. Les peines de prison ferme semblent prononcées uniquement en cas de récidive ou lorsqu'il y a des morts lors de la tentative d'émigration »[182]. Il est évident que cette juridiction ne comporte pas une diminution des départs, au contraire les migrants davantage humiliés le considèrent comme la démonstration de l'injustice et de la *hogra*.

Tout comme les *harraga*, le protocole de Palerme en 2000 criminalise l'aide à la mobilité illégale et la peine, durcie par la loi du 2009, peut aller d'une période d'emprisonnement de trois à cinq ans avec une amende de 300.000 à 500.000 dinars jusqu'à une réclusion de dix à vingt ans avec une amende de 1.000.000 à 2.000.000 dinars[183]. De plus, la déclaration du quatrième sommet UE-Afrique de 2014 vise à améliorer la coopération, le partage des informations et le renforcement des stratégies afin de poursuivre les trafiquants en sauvegardant les *harraga.*

---

[180] Cfr. Hocine Labdelaoui (2008), « Les dimensions sociopolitiques de la politique algérienne de lutte contre l'immigration irrégulière », *Institut universitaire européen Robert Schuman Centre for Advanced Studies*, p. 7.

[181] Sara Prestianni (2011), « Algérie », *La Cimade*, p. 54.

[182] Farida Souiah (2015). « Les autorités algériennes face aux "brûleurs" de frontières », *Migrations en Méditeraranée*, CNRS Editions, p. 177.

[183] Talbi Halima (2010), « Les sources de la criminalisation de l'immigration illégale en droit pénal algérien», مجلة البحوث والدراسات, *vol. 7, n° 2, p. 14.*

En prenant en considération les données, entre 2000 et 2007 35 000 sont les *harraga* étrangers arrêtés en Algérie et 70 000 les migrants nationaux qui à la fois souhaitaient partir ou étaient liés à la *harga*[184]. Par contre, à la suite de l'intensification des contrôles, au Maroc le nombre de migrants clandestins a subi une diminution en passant de 36 000 migrants arrêtés en 2003 à 30 000 en 2005 et 14 449 en 2007[185].

Avec l'augmentation des *harraga* arrêtés au pays d'origine, des zones d'attente ou tampons[186] surgissent en représentant la véritable frontière pour ces individus. Il est possible de parler d'« encampement répressif »[187] où les migrants attendent leur peine :

> On a multiplié les lieux et les hypothèses d'enfermement des étrangers : après les centres de rétention, on a créé les zones d'attente où l'on place les étrangers refoulés à la frontière ou qui sollicitent l'asile, sans compter les prisons où purgent leur peine ceux qui ont été condamnés pour défaut de papiers ou refus de monter dans l'avion.[188]

4.2 Rétention, expulsion et retour volontaire

Pour de nombreux *harraga*, l'arrivée sur la côte européenne est synonyme d'entrée sur le territoire, mais cela s'avère beaucoup plus compliqué. Ils peuvent être déjà arrêtés en mer ou sur les plages et conduits dans des centres de rétention où ils ont la possibilité de poser une demande d'asile et espérer de pouvoir rester dans le pays. Tous ceux qui ne bénéficient pas de statut de demandeur d'asile sont obligés à rentrer au pays d'origine et ceux qui séjournent plus de trois mois sans autorisation sont considérés comme des migrants irréguliers.

Selon les données de EU Agency en 2020 les *harraga* arrêtés à la frontière européenne étaient 42 000, dont 40% du Maroc et 30% de l'Algérie[189]. Par contre, le UNHCR montre que les refus pour la demande d'asile est assez élevé pour les pays du Maghreb en atteignent une moyenne de 54%[190]. Une fois arrêtés, les *harraga* sont amenés

---

[184] UNODC (2010), *Smuggling of migrants into, through and from North Africa. A thematic review and annotated bibliography of recent publications*, Vienna, p. 7.
[185] Ivi, pp. 8-9.
[186] Cfr. Zied Hadfi (2015), « L'émigration en Méditerranée : le Harraga, l'esquif et la tempête », Revue Internationale d'ethnographie, p. 10.
[187] I*bidem.*
[188] *Ibidem*.
[189] Cfr. Ricard Zapata-Barrero, Ibrahim Awad (2024), *Migrations in the Mediterranean*, IMISCOE Regional Reader, Springer, p. 259.
[190] Cfr. *Ibidem.*

au centre de détention où ils vont attendre le verdict qui marquera leur avenir. Les migrants se retrouvent dans des conditions terribles : violence, surpopulation, insalubrité et inactivité qui augmentent le sentiment de mécontentement en se traduisant parfois dans des réactions violentes.

Dans *Hope and Other dangerous pursuits,* Murad se retrouve dans une « moldy cell already occupied by two other prisoners »[191] et en regardant par la fenêtre il voit des « seagulls flutter from the side of the building and fly away in formation, and for a moment he envies them their freedom »[192]. Pareillement, Neïla Romeyssa décrit la réalité des centres de rétention où le protagoniste se sent affaibli et il est « vidé de l'intérieur. Comme une impression de déjà-vu, mon quotidien rime parfaitement avec rien »[193]. Leurs journées sont marquées par un « réveil identique aux soixante autres – refus de signer, insultes, maltraitance et petit déjeuner infect »[194] et, par conséquent, la seule façon pour supporter cette situation est à travers les stupéfiants, appelés Madame Courage : « Madame Courage illumine nos soirées. Sans elle, je ne sais pas ce que je serais devenu. Ses effets m'apportent l'oubli. Amnésie profonde ; je suis le roi du monde »[195]. Cependant, le désir de s'annuler pour fuir la réalité peut conduire à la mort comme pour Omar dans *Brûleurs* qui est mort à cause d'une surdose : « La *harga* l'a tué. [...] Seul dans sa cellule, il s'était confronté à des rêves qui l'ont assassiné. Il a succombé à Madame Courage, il s'est perdu dans le grand labyrinthe du chagrin. [...] Tomber ainsi, au fin fond de l'entrave, de l'inertie, de la "sobredosis" »[196].

Après une période dans ces "hotspots", si les *harraga* ne sont pas accordés le statut de réfugié ils sont contraints à laisser le pays. Le rapatriement se réfère à l'acte d'un État d'exercer sa souveraineté en expulsant un étranger de son territoire vers un autre lieu après le refus d'admission ou l'expiration de l'autorisation de séjour. Toutefois, nombreuses sont les associations humanitaires qui dénoncent les modalités et les pratiques des centres qui souvent violent les droits humains et les principes de non-refoulement.

---

[191] Laila Lalami (2005), *Hope and other dangerous pursuits*, Algonquin Books of Chapel Hill, Caroline du Nord, p. 16.
[192] *Ibidem.*
[193] Neïla Romeyssa (2023), *Brûleurs*, Édition Jean-Claude Lattès, Paris, p. 140.
[194] Ivi, p. 142.
[195] Ivi, p. 136.
[196] Ivi, p. 169.

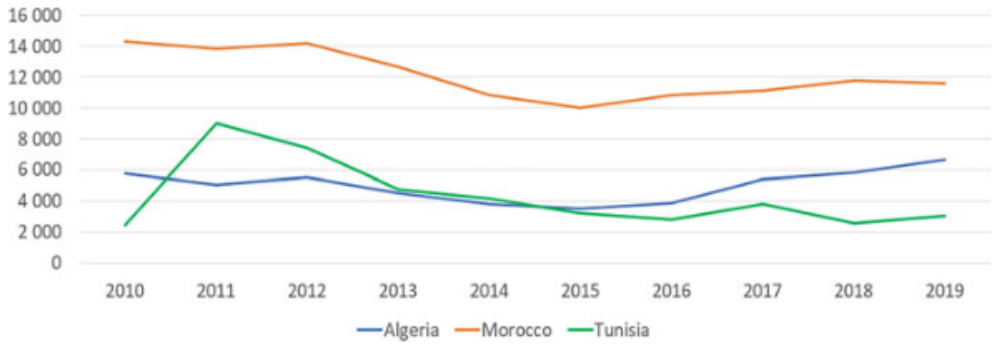


Fig. 8. Tendances d'expulsion des Maghrébins de l'UE27 pour la période 2010-2019.
Source : Ricard Zapata-Barrero, Ibrahim Awad (2024), *Migrations in the Mediterranean*, IMISCOE Regional Reader, Springer, p. 263.

Selon les données publiées par Frontex, en 2019 la décision de retour a été choisie pour 298 190 migrants irréguliers dont 138 860 personnes ont été effectivement renvoyées, équivalant au 46%[197]. Le retour dans le pays d'origine est vu par nombreux comme un accident dans le projet migratoire qui ne va pas empêcher une nouvelle tentative de départ. De plus, le rapatriement est vécu comme une forme d'humiliation (la *hchouma*, la *hegra*[198]) et d'injustice qui les encourage à la fois à abuser d'alcool et de drogues ou à recommencer la *harga.* L'humiliation peut être vécue comme un fardeau et aggravée par les jugements de la communauté au point de conduire au suicide comme dans le livre *Le ventre de l'Atlantique*[199].

Engendré par le "mal de l'immigration", le retour peut toutefois être volontaire et c'est le cas des personnages de *Partir* qui « prennent le chemin inverse à celui de la réalité : ils quittent leur exil et viennent prendre le bateau pour retourner chez eux »[200]. Ben Jelloun met en scène un retour imaginaire, un voyage sur un bateau depuis Tarifa avec des personnages du livre (comme Moha) accompagné des figures imaginaires tels que Flaubert, Émile Zola et Don Quichotte. Moha, qui est le sage du village, apparaît cette fois-ci sous la forme d'un arbre dont ses feuilles sont des papiers d'identité, des passeports, des cartes administratives et des mots d'un livre qui forment la phrase : « La

[197] Ricard Zapata-Barrero, Ibrahim Awad (2024), *Migrations in the Mediterranean*, IMISCOE Regional Reader, Springer, p. 263
[198] Tahar Ben Jelloun (2007), *Partir*, Éditions Gallimard, Paris, p. 191.
[199] Diome, Fatou, *Le ventre de l'Atlantique*, Paris, Anne Carrière, 2003. Dans le livre Moussa part vers l'Europe avec de grandes espérance, mais une fois expulsé il ne peut pas supporter l'humiliation et décide de se suicider.
[200] Desirée Schyns (2016), « Harraga dans la littérature francophone : Boualem Sansal, Tahar Ben Jelloun, Mathias Enard et Marie NDiaye », *Romanishe Studien*, n. 3 [en ligne].

liberté est notre métier »[201]. Moha représente enfin l'immigré anonyme, tous ceux qui ont voulu partir et qui, parfois désillusionnés, désirent de rentrer :

> guidés par une envie irrésistible de partir loin, très loin, de prendre le large. Ils marchent à pied, traversent des villes, des champs, des espaces déserts, des bois, des territoires froids. [...] Le vent du retour les porte, ils vont sans se poser de question, sans se demander ce qu'il leur arrive. Ils croient que le destin est là, dans cette marche, les tirant vers la terre des origines, les ramenant vers le pays des racines, le destin qui s'est présenté à eux comme une sorte d'impératif, une parole non discutable, un temps hors du temps, une ascension vers le sommet d'une montagne, une belle promesse, un rêve scintillant, brûlant les étapes et dépassant l'horizon. Ils prennent la route, tête haute, poussés par un vent de liberté, un souffle chaud. Ils sentent que c'est le moment, l'heure. Une saison pour eux, rien que pour eux, pour tous ceux qui ont souffert, pour tous ceux qui n'ont pas trouvé leur place. Ils ont tout laissé derrière eux, [...] ont déjà oublié pourquoi ils avaient émigré. Ils se dirigent vers le port, là, une voix intérieure, une voix familière leur demande de monter dans un bateau baptisé *Toutia.*[202]

Le bateau incarne une figure féminine, une mère prête à les prendre dans ses bras et à les accompagner d'un chant nostalgique comme une berceuse à la terre nourricière[203].

4.3 La vie clandestine en Europe

Si des *harraga* prennent le risque d'être expulsés, d'autres cherchent à se reconstruire une nouvelle vie dans le pays d'accueil. Toutefois, ils rencontrent de nombreuses difficultés : vu leur nature illégitime, ils ont du mal à trouver un emploi ce qui les expose à des conditions économiques défavorables. Ils se voient obligés d'accepter des emplois non déclarés et mal rémunérés, notamment dans l'agriculture, où l'exploitation des étrangers par les chefs est très répandue ou des activités illégales qui

[201] Tahar Ben Jelloun (2007), *Partir*, Éditions Gallimard, Paris, p. 218.
[202] Ivi, p. 209.
[203] Cfr. ChatGPT

conduisent à la perpétration d'actes criminels en exposant les migrants à mener une existence constamment dans l'ombre de la société[204].

C'est ainsi que la nouvelle identité des *harraga* est marquée par le caméléonisme et l'invisibilité. Si ce caractère invisible est nécessaire pour éviter d'être arrêtes, il les oblige à effacer leur propre identité et à apprendre à n'être personne :

> [...] apprendre à devenir invisible, à se fondre dans une foule, à raser les murs, à éviter de fixer les gens, à n'adresser la parole à personne, à enterrer son amour-propre, à fermer son cœur aux vexations et aux brimades, à jeter son couteau à cran d'arrêt dans une bouche d'égout, apprendre à s'effacer, à n'être personne : une ombre noyée dans la masse, un chien couchant, un simple ver de terre, voire un cafard. Oui, apprendre à être un cafard.[205]

Ce paragraphe décrit clairement la vie en clandestinité, il s'agit d'apprendre à se faire « aussi noir que la nuit pour qu'on ne me voie pas »[206] ou « aussi gris que l'aube et la brume pour passer inaperçu »[207]. Ce processus de déconstruction de soi n'engendre pas toujours une nouvelle identité, au contraire Salman Rushdie montre comment l'*harrag* « est obligé de trouver de nouvelles façons de se décrire, de nouvelles façons d'être humain »[208].

En outre, le manque de maîtrise de la langue et des connaissances culturelles sont d'autres éléments d'exclusion des *harraga* qui ont tendance à s'identifier et s'insérer au sein de groupes des immigrés en donnant lieu à une forme d'auto-ghettoïsation. L'étymologie du terme "banlieue", où la majorité des migrants habite, indique déjà des "lieux du ban" crée pour garder la distance entre les nationaux (nous) et les immigrés (eux)[209]. Dans ces lieux de vie, sans emploi ou activités légitimes, les *harraga* sont ainsi

---

[204] Cfr. Cristina Baroni (2019), *La ḥarga: migrazione clandestina tunisina in Italia, cause e caratteristiche*, Università la Sapienza, p. 159.
[205] Mahi Binebine (1999), *Cannibales*, Éditions Arthème Fayard, Paris, pp. 82-83.
[206] Tahar Ben Jelloun (2007), *Partir*, Éditions Gallimard, Paris, p. 128.
[207] *Ibidem.*
[208] Silvia Aru, Andrea Corsale, Marcello Tanca (dir) (2013), *Percorsi migratori della contemporaneità. Forme, pratiche, territori*, CUEC Editrice, p. 25.
[209] Sur cette thématique, il est possible de citer le livre *La Mal Vie*, d'abord un film puis écris sous forme littéraire avec la préface de Tahar Ben Jelloun. Il raconte les conditions sociales de deux immigrés algériens et leur intégration en France. La "mal vie" est l'expression d'un travailleur pour indiquer ses conditions misérables dans le pays d'accueil.
Karlin (D.) et Laine (T.) (1978), *La Mal Vie*, Paris, Les Éditions Sociales.

attirés par les réseaux criminels. C'est le cas de Azel dans *Partir* qui décide de participer à des activités de contrebande et de drogues, mais quand ces petites tâches sont terminées il ne fait qu'attendre : « Attendre, c'est notre nouveau métier ! Azel se tenait donc là, immobile, fixant le sol, [...] l'allure très négligée, il ne s'était pas lavé depuis une semaine »[210].

Toutefois, pour beaucoup la solution la plus simple est celle de se prostituer. À la fois, ils acceptent le soi-disant "mariage blanc" pour « pour avoir des papiers, pour effacer notre misère, notre amertume »[211] ou ils deviennent les amants des européens. Afin de fuir à Barcelone, Azel semble d'abord accepter la condition d'amant de Miguel, un riche homme espagnol, mais il devra subir sa vision orientaliste qui le transforme dans un objet rare à exhiber : « [..] ma dernière conquête : un corps d'athlète sculpté dans le bronze, avec en supplément un chouia de féminité. C'est un étalon rare ; [...] il est un objet de toutes les tentations. [...] Vous pourrez le toucher, mais surtout ne vous bousculez pas [...] »[212]. Dans ce contexte, Azel parle d'une automutilation qui a signé la fin de sa virilité. Tout comme Azel, dans *Hope and other dangerous pursuits* Faten, jadis fervente musulmane, doit abandonner son hijab et accepter la prostitution pour ne pas être renvoyée au Maroc.

Il est évident que la vie dans les pays d'accueil se révèle bien plus difficile que ce que les *harraga* avaient imaginé avant leur départ. Confrontés à une réalité rude et désenchantée, ils sont gagnés par un profond sentiment de désillusion, révélant que leurs espoirs n'étaient, en fin de compte, que des illusions déconnectées de la réalité[213]. S'ils comprennent que ce n'est pas le paradis, ils se demandent « il se trouve où, le paradis sur cette terre ? »[214]. Peut-être que leur Eldorado ne se trouve nulle part que chez soi.

---

[210] Tahar Ben Jelloun (2007), *Partir*, Éditions Gallimard, Paris, p. 169.
[211] Ivi, p. 121.
[212] Ivi, p. 88.
[213] Cfr. ChatGPT.
[214] Tahar Ben Jelloun (2007), *Partir*, Éditions Gallimard, Paris, p. 126.

Conclusion

À travers cette étude, on a voulu montrer comment le phénomène de la *harga* fait désormais partie des sociétés marocaines et algériennes avec des conséquences profondes pour sa population. Ce mémoire a été axé sur les fractures sociales, politiques et économiques qui caractérisent cette typologie de mobilité : on est face à une dualité d'où, d'un côté, les *harraga* sont nourris par les histoires et la mystification de l'Occident, de l'autre côté, une fois arrivés en Europe la réalité s'avère très différente. Dans le but d'atteindre l'Europe, ils acceptent de risquer leur vie pendant le voyage, mais ils réalisent rapidement que leur nouvelle vie est marquée par l'exclusion, le racisme et la précarité au point que, sans aucun repère, certains décident de rentrer dans le pays d'origine. Pour ceux qui restent, la vie en clandestinité se présente comme la seule solution possible s'ils veulent survivre. Ils deviennent alors des fantasmes abandonnés par leur patrie aussi bien que par les pays d'accueils. En se référant à l'autrice, son personnage Murad dans *Brûleurs* affirme :

> Je suis condamné, Neïla. Je suis parti de cette prison à ciel ouvert qu'est mon pays, j'ai voulu cesser d'être invisible, j'ai renoncé à l'épouvantable néant qui ponctuait ma vie pour, finalement, me retrouver nez à nez avec tout ce que j'ai fui. Mais j'ai choisi de vivre ainsi, hanté par mes souvenirs, ma nostalgie, ma vie passée en Algérie. [...] J'ai pris le risque de finir seul. [...] Je n'ai plus la capacité de rêver, encore moins d'espérer. Alors j'errerai dans les rues de Málaga et, comme à Alger, je n'existerai toujours pas. J'irai là où le vent me mènera. Je paierai les conséquences de ma lâcheté. Je subirai le mal du pays et, comme le mektoub l'a choisi pour moi, je m'engourdirai progressivement dans les bras d'*el ghorba.*[215]

C'est ainsi que ce sentiment de désillusion aussi bien que ces fractures sociales et économiques sont au cœur de l'espace littéraire qui est capable de mettre en lumière des aspects autrement négligés par les rapports officiaux. À l'heure actuelle, la question de la migration irrégulière s'inscrit parmi les priorités des pays européens et africains qui, sans s'appuyer sur des disciplines sociologiques et littéraires, auraient une vision partielle de la question. La littérature se profile comme révélatrice des contradictions, elle a montré

[215] Neïla Romeyssa (2023), *Brûleurs*, Édition Jean-Claude Lattès, Paris, p. 172-173. *El ghorba* est le terme utilisé pour désigner l'exil et le sentiment d'être étranger, loin de sa patrie.

comment elle peut évoquer des trajectoires souvent invisibles et comment les auteurs interrogent la société, le rôle de l'État et les imaginaires collectifs dans la construction de la *harga*. En faisant également référence à des histoires vraies, l'atout de ces écrivains est de mettre en place des œuvres qui sont le miroir des conditions de vie, de la *hogra* qui caractérise leurs réalités et de sentiment d'injustice mêlé à la déception[216] face à un système corrompu et inégale.

Toutefois, le corpus choisis n'aborde pas la totalité des œuvres sur le sujet en ne couvrant qu'une partie de la littérature sur la *harga*. En outre, on a fait le choix d'analyser des textes sous forme de romans, cependant il s'avère intéressant d'étudier d'autres genres et formes littéraires[217]. Par ailleurs, la question peut être abordée par des points de vue différents, notamment à travers la perspective des auteurs européens (qu'on a décidé de laisser de côté).

Par conséquent, ces limites montrent que d'autres analyses sont tout à fait possibles. Il serait intéressant d'étudier d'autres contextes, tels que l'Afrique subsaharienne ou les pays d'accueils, aussi bien que de présenter plus en détail la position des femmes migrantes. Une étude comparée s'avère également fonctionnelle pour l'analyse de plusieurs formes de mobilité et d'exil, en s'appuyant à la fois sur la littérature et sur les discours médiatiques ou institutionnels[218].

En conclusion, à travers cette étude on a essayé de montrer que la littérature, loin d'être un simple texte narratif, met en lumière les tensions sociales, politiques et économiques de ces réalités. En donnant la parole à ceux qui sont souvent négligés, les romans invitent à s'interroger sur la migration et à penser autrement les frontières, la dignité et le droit de migrer[219]. Comme l'écrit Ben Jelloun, les *harraga* ne sont que d'autre nous-mêmes : « Cet homme est celui que j'ai été, celui qu'a été ton père, celui que sera ton fils, celui que fut aussi, il y a bien longtemps, le Prophète Mohammed, nous sommes tous appelés à partir de chez nous, nous entendons tous [...] les voix de l'étranger qui nous habite »[220]. Ainsi, l'auteur demande de mettre fin aux souffrances de la migration, il est temps d'envisager des sociétés plurielles et humaines où les frontières cessent d'être des

---

[216] Cfr. ChatGPT.
[217] Parmi les genres les plus intéressants pour étudier le phénomène on peut citer les bandes dessinées, le cinéma, et les témoignages.
[218] Cfr. ChatGPT
[219] *Ibidem.*
[220] Tahar Ben Jelloun (2007), *Partir*, Éditions Gallimard, Paris, p. 218.

obstacles pour devenir des espaces de rencontre : « Alors partons, voguons sur les mers jusqu'à l'extinction de la plus petite lumière que porte l'âme d'un être, [...] nous suivrons cette ultime lumière, si mince, si fine soit-elle, peut-être que d'elle jaillira la beauté du monde, celle qui mettra fin à la douleur du monde »[221].

[221] Tahar Ben Jelloun (2007), *Partir*, Éditions Gallimard, Paris, p. 218.

Annexes

Résumés des romains

1.Sansal Boualem, *Harraga*
À l'aube des années 2000 la décennie noire est terminée, mais le climat social reste encore touché par la menace islamiste et par une résignation des Algériens. Parmi ceux-ci il y a Lamia : 35 ans, pédiatre, célibataire. Elle habite seule dans une maison austère, qui montre les traces coloniales, en attentant des nouvelles de son frère Sofiane, *harrag* parti pour l'Europe. Lamia incarne la condition féminine algérienne, celle d'une femme qui a gagné son indépendance dans une réalité encore patriarcale où le place de la femme reste toujours au foyer. Elle habite un espace de solitude et de passivité, contrainte à taire ses idées féministes et ses critiques envers son pays. Sa monotonie est basculée par l'arrivée de Cherifa, jeune femme enceinte envoyée chez Lamia sous conseil de Sofiane. La fille a connu le frère de Lamia à Oran et elle est décidée à continuer son voyage clandestin vers l'Espagne. La jeune rebelle permet à Lamia d'avoir un regard nouveau sur la vie et sur l'Algérie. Le récit se termine par la découverte de la mort de la jeune femme pendant l'accouchement dans un couvent. Le roman nous conduit dans un voyage immobile qui offre la rencontre entre une Algérie d'hier, passive et dominée, et une future, rebelle et vivante, en nous donnant la perspective de la *harga* pour ceux qui partent et pour ceux qui restent.

2. Neïla Romeyssa, *Brûleurs*
Brûleur raconte l'histoire de Salim (26 ans) qui, après la mort de son père, rêve de quitter l'Algérie pour l'Espagne. Le roman est divisé en trois parties : la vie en Algérie avec la décision de partir, le voyage à travers la mer et l'arrivée en Espagne. La première partie dépeint un pays sans prospectives futures, où les moins chanceux sont contraints de vivre dans des conditions de misère, de violence et d'illégalité (drogues, alcool, etc.). Salim a désormais les traits d'un zombie qui vit constamment écarté de la vie, témoin de la nature dysfonctionnelle du pays en proie à un conservatisme aveugle et à un fondamentalisme violent. Dans la deuxième partie l'autrice raconte le voyage par mer en analysant tous les éléments de la traversée : le passeur, les copains de voyage, la question économique, l'appel à Dieu, la peur des autorités. La mer devient le cadre dans lequel s'entremêlent les espoirs du voyage et les rêves des personnages. La troisième partie raconte l'arrivée en Europe, la réclusion dans un centre de détention, la désillusion qui surgit après que le rêve espagnol s'estompe et le remord pour être parti apparaît.

3.Laila Lalami, *Hopes and other dangerous pursuits*
Le roman raconte l'histoire des *harraga* qui partent de Tanger pour arriver en Espagne à travers le détroit de Gibraltar. Le roman commence en *medias res* : quatorze *harraga* se trouvent au milieu de la mer, entassées dans un petit canot pneumatique pour tenter de rejoindre l'Espagne. Parmi ces personnes il y a Murad, jeune diplômé en littérature anglaise, désillusionné par le manque d'opportunités au Maroc. Murad est le reflet du

jeune marocain éduqué qui, malgré son talent, est prisonnier d'une réalité qui lui offre peu de perspectives. Avec Mourad on trouve Aziz : bien qu'il ait déjà tenté la traversée plusieurs fois, il ne démorde pas en espérant gagner une vie meilleure pour subvenir aux besoins de sa femme restée au Maroc. Il y a également des *harraga* femmes comme Faten, dévouée à l'Islam dont la radicalisation politique l'amène à se heurter au système et Halima, mère fuyant un mari violent pour chercher une vie meilleure pour elle et ses enfants. Après l'incipit, le roman se structure en deux parties : "Before" raconte la vie des quatre protagonistes explorant leurs réalités et les motivations qui les ont poussés à partir et "After" se focalise sur l'arrivée en Europe et sur comment leurs vies se voient transformées.

4. Tahar Ben Jelloun, *Partir*

Azel, jeune tangérois diplômé en droit, n'a pas de travail et ainsi il passe ses journées en attendant le moment de traverser la mer. Bien que la mer fasse des victimes tous les jours, cela n'épuise pas l'ambition de pouvoir atteindre une vie équitable. Azel arrive éventuellement à partir grâce à Miguel, un riche espagnol homosexuel qui tombe amoureux de lui. L'homme lui permet de vivre avec lui en Espagne au prix de devenir son amant. Après quelque temps passé en Espagne, Azel se rend compte qu'il n'arrive plus à accepter cette situation, il devient alors clandestin et trafiquant jusqu'à l'arrêt de la police. Pour ne pas être renvoyé au Maroc, il donne des informations sur les frères musulmans et le livre se termine par la mort d'Azel, égorgé dans son appartement par ce mouvement islamiste. À côté d'Azel, Ben Jelloun présente beaucoup de personnages qui concurrent au processus migratoire : sa sœur Kenzia qui désire elle même aller en Espagne, le passeur Al Afia, le cousin Nouredine mort en mer, la jeune prostitué Siham qui arrive à s'échapper en Europe, la voisine d'Azel qui veut partir pour sauver son âme. Toutefois, tous les personnages qui sont partis montrent une blessure et la seule solution au désillusionnement et à la détresse qui les attendent en Espagne est le retour au pays.

5. Mahi Binebine, *Cannibales*

Cannibales se déroule pendant une seule nuit lorsque huit personnages décident de tenter la traversée du Maroc vers l'Espagne. Azzouz, la voix principale, est chargé de raconter l'histoire des personnages. Il est né dans une famille des huit frères et sœurs et il est le seul qui a eu la possibilité de s'instruire chez un institut religieux. Toutefois, quand il se retrouve sans son guide à l'école, il accepte la proposition de son cousin Réda de migrer. À côté d'Azzouz on retrouve plusieurs clandestins comme Nouara qui entreprend cette aventure avec son bébé pour rechercher son mari parti en France ; l'algérien Kacem Djoudi qui, après avoir perdu toute sa famille dans une attaque terroriste, décide de repartir à nouveau ; le malien Pafadnam qui est à sa troisième tentative de départ en espérant pouvoir récupérer en peu d'argent à envoyer à sa famille. Pour Yarcé, après la mort de son patron, migrer est la seule possibilité aussi bien que pour Youssef dont le père est interné dans un asile et le reste de la famille est morte. Après la présentation des migrants, l'auteur évoque l'image du passeur et de son associé dont les histories font rêver

les migrants. Enfin, c'est le moment du départ, tous montent sur le bateau à exception de Réda qui reste sur place, pétrifié, et son cousin, Azzouz, qui décide de rester avec lui. Le roman se termine par la découverte à la télé espagnole de la mort de tous les migrants sur le bateau.

Bibliographie

Bibliographie primaire

BEN JELLOUN Tahar (2007), *Partir*, Éditions Gallimard, Paris.

BINEBINE Mahi (1999), *Cannibales*, Éditions Arthème Fayard, Paris.

LALAMI Laila (2005), *Hope and other dangerous pursuits*, Algonquin Books of Chapel Hill, Caroline du Nord.

ROMEYSSA Neïla (2023), *Brûleurs*, Édition Jean-Claude Lattès, Paris.

SANSAL Boualem (2015), *Harraga*, Éditions Gallimard, Paris.

Bibliographie secondaire

AGIER Michel (2016), *Les migrants et nous. Comprendre Babel*, CNRS Editions, Paris.

AIT DAHMANE Karima (2022), « Harragas », « migrants », « réfugiés » : catégorisations et stéréotypisations de l'altérité dans les discours journalistiques », *Revue RIDILCA,* vol. 1, n. 2, pp. 11-20. URL : migrants», « réfugiés» : catégorisations et stéréotypisations de ...ASJPhttps://asjp.cerist.dz › article

ARU Silvia, CORSALE Andrea, TANCA Marcello (2013), *Percorsi migratori della contemporaneità. Forme, pratiche, territori*, CUEC Editrice, Cagliari.

BARONI Cristina, La *harga:* migrazione clandestina tunisina in Italia, cause e caratteristiche, Università Sapienza, Roma.

BARRÈRE Anne, MARTUCCELLI Danilo (2005), « LA MODERNITÉ ET L'IMAGINAIRE DE LA MOBILITÉ : L'INFLEXION CONTEMPORAINE », *Cahiers internationaux de Sociologie*, vol. CXVIII, pp. 55-79. URL : La modernité et l'imaginaire de la mobilité : 'inflexion ...Cairn.infohttps://shs.cairn.info › revue-ca...

BENACHOUR Kais (2019), *La migration dans la littérature algérienne de langue française: La Méditerranée, ultime odyssée des harraga*, Université Les Frères Mentouri, Constantine I, pp.132-144. URL : La migration dans la littérature algérienne de langue

...Université Frères Mentouri - Constantine 1https://fac.umc.edu.dz › fll › images › cours › La...

BENEDUCE Roberto (2008), « Undocumented bodies, burned identities: refugees, sans papiers, harraga – when things fall apart », *Social Science Information,* vol. 47, n. 4, pp. 505-527. URL : refugees, sans papiers, harraga — when things fall apartSage Journalshttps://journals.sagepub.com › ...

BENSAÂD Ali (2008), « Harraga / Hagarra: le binôme du désastre », *El Watan*.

BENSAADA Ouafa (2022), « De la harga à la révolte », *L'autre, cliniques, cultures et sociétés*, vol. 23, n. 1, pp. 83-86. URL : De la harga à la révolteL'autre - Cliniques, Cultures et Sociétéshttps://revuelautre.com › de-la-...

BOUGHACHICHE Meriem (2023), « Des images de l'immigration clandestine dans l'expression artistique : portée et sens », *ALTRALANG Journal*, vol. 5, Issue 3, pp. 197-208. URL : https://asjp.cerist.dz/en/article/238125

BROWNLIE Siobhan, ABOUDDAHAB Rédouane (2022*), Figures of the migrant. The roles of literature and the arts in representing migration*, Routledge, New York.

CANUT Cécile, SOW Alioune (2014), « Les voix de la migration. Discours, récits et productions artistiques », *Cahiers d'études africaines*, n. 213-214, pp. 9-25. URL : http://journals.openedition.org/etudesafricaines/17578

CARLING Jørgen, SCHEWEL Kerilyn (2018), « Revisiting aspiration and ability in international migration », *Journal of Ethnic and Migration Studies*, vol. 44, n. 6, pp. 945-963. URL: Revisiting aspiration and ability in international migrationTaylor & Francis Onlinehttps://www.tandfonline.com › f...

CHADIA Arab (2016), « Le "hrague" ou comment les Marocains brulent les frontières », *Hommes & Migrations*, n. 1266, dans Nouvelles figures de l'immigration en France et en Méditerranée, pp. 82-94. URL : https://doi.org/10.3406/homig.2007.4589

CHECCOLI Paola (2010), « Harragas e nuovi cittadini. Il migrante nella letteratura marocchina di espressione francese tradotta in Italia », *Italies*, n. 14, pp. 451-467. URL: http://journals.openedition.org/italies/336

CHENA Salim (2015), « La productivité marginale de la *harga.* Réification de l'exil, subjectivation des exilés », *Politique africaine,* n. 137, pp. 49-69. URL : https://mabm.toulousemetropole.fr/Default/doc/CAIRN/85cdc945a99505098b09556bedacd575/la-productivite- marginale-de-la-harga-reification-de-l-exil-subjectivation-des-exiles?_lg=fr-FR

CORSALE Andrea, TANCA Marcello (dir.) (2013), *Percorsi migratori della contemporaneità Forme, pratiche, territori,* CUEC Editrice, Cagliari.

DELLOUM Raid (2022), « The "Harga" and the "Harragas", causes and consequences of the phenomenon on young people and on Algerian society », Université : Lounissi Ali Blida-02, *Revue RIDILCA*, vol. 1, n. 2, pp. 204-219. URL: https://asjp.cerist.dz/en/article/215188

GASTAUT Yvan, WIHTOL DE WENDEN Catherine (2013), « Réflechir la traversée des frontières », *Hommes & migrations,* n. 1304, pp. 7-8. URL : http://journals.openedition.org/hommesmigrations/2628

GUERROUI Mervette, KHELALFA Leyla (2024), « Nouvelles représentations de la harga dans le roman algérien contemporain : les fleuves impassibles d'Akram El Kebir », *Akofen*, vol. 1, n. 13, pp. 29-38. URL : https://doajorg.translate.goog/article/ea414dadfab4447bb14dc5fe69dae1f9?_x_tr_sl=fr&_x_tr_tl=it&_x_tr_hl=it&_x_tr_pto=sc

HADFI Zied (2015), « L'émigration en Méditerranée : le Harraga, l'esquif et la tempête », *Revue internationale de l'Ethnographie*, pp. 4-18. Sur : http://riethno.org/wp-content/uploads/2015/11/2-ZIED-HADFI-Harraga-pp.-4-18.pdf

HAKKARI Rachid (2006), « Partir ou le récit d'une immigration à visage humain. Partir, Tahar Ben Jelloun », *Horizons Maghrébins - Le droit à la mémoire*, n. 56, pp. 178-179. URL : https://www.persee.fr/doc/horma_0984-2616_2007_num_56_1_2778

IOM (2023), *Middle East and North Africa : migrants deaths and disappearances in 2023*. Annual Regional Overview. Sur : https://mena.iom.int/sites/g/files/tmzbdl686/files/documents/2024-06/2023-mmp-mena-annual-briefing.pdf

JANDL Michael (2004), « The Estimation of Illegal Migration in Europe », *Studi Emigrazione/Migration Studies*, vol. XLI, n. 153, pp. 141-155. URL: The Estimation of Illegal Migration in EuropeGlobal Migration Data Portalhttps://www.migrationdataportal.org › ...

KHALED Noureddine (2013), « Adolescents harragas : risquer sa vie comme seule possibilité de réalisation de soi », *Adolescence*, vol. 31, n. 3, pp. 699-709. Sur : https://shs.cairn.info/revue-adolescence-2013-3-page-699?lang=fr

LABDELAOUI Hocine (2008), « Les dimensions sociopolitiques de la politique algérienne de lutte contre l'immigration irrégulière », *Institut universitaire européen Robert Schuman Centre for Advanced Studies.* URL : https://cadmus.eui.eu/handle/1814/10112

Id. (2009), « "Harga" ou la forme actuelle de l'émigration irrégulière des Algériens », *Institut universitaire européen Robert Schuman Centre for Advanced Studies*. URL : https://core.ac.uk/download/pdf/45676314.pdf

LEMOUX Julie (2015), « Boualem Sansal, Harraga », *e-Migrinter*, n. 13. URL : http://journals.openedition.org/e-migrinter/541

LÉVÊQUE Laure (2024), « Autour du Mare nostrum : entre connectivité et exclusion », *Babel*, n. 49, pp. 27-38. URL :https://journals.openedition.org/babel/15912

MASTRANGELO Simon (2018), « Revendiquer le droit à émigrer via l'expression du sentiment d'injustice », *L'Année du Maghreb*, pp. 21-35. URL : https://journals.openedition.org/anneemaghreb/3410

Id. (2018), « Chapitre VIII. Parcours migratoires de harraga tunisiens », dans Natalie Ortar et al., *Migrations, circulation mobilité* , *Presse Universitaires de Provence*, pp. 127-140. Sur : https://books.openedition.org/pup/50038

M'CHAREK Amade (2020), « Harraga: Burning borders, navigating colonialism », *The Sociological Review Monographs*, vol. 68, n. 2, pp. 418-434. URL : Harraga: Burning borders, navigating colonialismuva.nlhttps://pure.uva.nl › files

MIGREUROP (2009), *Atlas des migrants en Europe. Géographie critique des politiques migratoires européennes*, Armand Colin, Paris.

NATTER Katharina (2016), *Schémas migratoires en Algérie, au Maroc et en Tunisie*, Friedrich Ebert Stiftung. URL : schémas migratoires en algérie, au maroc et en tunisieFriedrich-Ebert-Stiftunghttps://library.fes.de › pdf-files › bueros › algerien

PERALDI Michel (2008), « La condition migrante », *La pensée de midi,* vol. 4, n. 26, pp. 81-94. URL : https://shs.cairn.info/revue-la-pensee-de-midi-2008-4-page-81?lang=fr&tab=cites-par

PHILIPPE Nathalie (2012), « Écrivains migrants, littératures d'immigration, écritures diasporiques », *Hommes & migrations*, n. 1297, pp. 30-43. URL : https://journals.openedition.org/hommesmigrations/1543

PRZYBYL Sarah, BEN TAYEB Youssef (2013), » Tanger et les *harraga :* les mutations d'un espace frontalier », *Hommes & migrations*, n. 4, pp. 41-48. URL : https://journals.openedition.org/hommesmigrations/2636?lang=en

RICHARD Thomas, « The Mediterranean Sea as a Cultural Object in migration Films » , dans CHOWDHURY TOUHID Ahmed, *Displacement, Emplacement ad Migration: an Interdisciplinary Collection of Essays*, Bamberg: University of Bamberg Press, pp. 101-118. Sur: https://fis.uni-bamberg.de/bitstreams/2e9e5051-7764-49e0-9cf3-6d31ad67afff/download

ROUI Samir, *La migration clandestine en Tunisie. Modes d'approches e techniques de recherches*, Université de Tunis.

SANCHEZ-MONTIJANO Elena, GIRONA-RAVENTOS Marina (2017), « Arab Mediterranean Youh Migration. Who wants to leave, and why ? », IEMed. Sur : https://www.iemed.org/publication/arab-mediterranean-youth-migration-who-wants-to-leave-and-why/

SCHYNS Désirée (2016), « *Harraga* dans la littérature francophone : Boualem Sansal, Tahar Ben Jelloun, Mathias Enard et Marie NDiaye », *Romanishe Studien*, n. 3. URL : Boualem Sansal, Tahar Ben Jelloun, Mathias Enard et ...Romanische Studienhttps://www.romanischestudien.de › ...

SELLMAN Johanna (2022), *Arabic Exile Literature in Europe. Defamiliarising Forced Migration,* Edinburgh University Press, Edinburgh

SOUIAH Farida (2012), « Les *harraga* algériens », *MigrationsSocietés*, vol. 24, n. 143, pp. 105-120. URL : https://shs.cairn.info/revue-migrations-societe-2012-5-page-105?lang=fr

Id. (2013), « Les politiques migratoires restrictives : une fabrique de harraga », *Hommes & migrations*, n. 1304, URL : http:// hommesmigrations.revues.org/2652

Id. (2018), « "Brûler" les frontières : fuite ou contestation », dans Amin Allal et Vincent Geisser (dir.), *Tunisie au présent : une démocratisa- tion au-dessus de tout soupçon ?*, CNRS Editions, pp. 377-393. URL : https://hal.science/hal-02117543v1/file/~Souiah_FuiteContestation_2018.pdf

Id. (2019), « Corps absents : des fils disparus et des familles en lutte ? Le cas des migrants tunisiens », *Critique Internationale*, vol. 83, n. 2, pp. 87-100. Sur : https://shs.cairn.info/revue-critique-internationale-2019-2-page-87?lang=fr

SOUIAH Farida, SALZBRUNN Monika, MASTRANGELO Simon (2015), « Les bruleurs de frontières dans la musique populaire tunisienne. La migraton non dcumenée au prisme de chansons de rap et de mezoued », *Afrique Contemporaine,* vol. 256, n. 2, pp. 37-56. Sur : https://hal.science/hal-01631562v1/document

Id. (2017), « Migrations non-documentées et imaginaires sur Internet : Le cas des harraga tunisiens », *Editions de l'Université de Galatasaray,* pp. 91-113. Sur : https://hal.science/hal-02187598v1

Id. (2018), « Hope and disillusion. The Depiction of Europe in Algerian and Tunisian Cultural Productions about Undocumented Migration », *North Africa and the Making of Europe : Governance, Institutions and Culture*, Bloomsbury Academic, pp. 197-228. Sur

: `` Hope and disillusion. The Depiction of Europe in ...Archive ouverte HALhttps://hal.science › ~Souiahall_HopeDesillusion

TRABUCCO Sara (2022), *Périples globaux : la représentation littéraire du drame des migrants. Linguistique,* Université de Limoges ; Università degli studi (Bologne, Italie). URL : https://theses.hal.science/tel-03642016v1

VÉREZ Jean-Claude (2023), *Les enjeux majeurs du XXIe siècle. Économie, société et environnement*, collection « ProfilSup », Ellipses Éditions, Paris.

WIHTOL DE WENDEN Catherine (2008), « L'Europe, un continent d'immigration malgré lui », *Strates*, n. 15, pp. 59-71. URL : L'Europe, un continent d'immigration malgré luiOpenEdition Journalshttps://journals.openedition.org › ...

Id. (2013), « La question migratoire au XXIe siècle. Migrants, réfugiés et relations internationales », Paris, *Les Presses de Sciences* Po, vol.66, pp. 160-162. Sur : https://journals.openedition.org/remi/6693?lang=en

ZACCARIA Paolo (2016), « Mediterraneo liquido. Per un pensiero critico decoloniale » dans CAZZATO Luigi, SILVESTRI Filippo (dir.), *S/Murare il Mediterraneo. Pensieri critici e artivismo al tempo delle migrazioni*, Pensa Multimedia, Lecce, pp. 21-44.

ZANKER Franzisca (2019), « Managing or restricting movement? Diverging approaches of African and European migration governance », *Comparative Migration Studies*, vol. 7, n. 17. Sur : https://comparativemigrationstudies.springeropen.com/articles/10.1186/s40878-019-0115-9

ZAPATA-BARRERO Ricard, AWAD Ibrahim (2024), *Migrations in the Mediterranean*, IMISCOE Regional Reader, Springer.

Critiques sur *Harraga* de Sansal Boualem

BENBERKANE Amira (2020), *L'engagement féminin dans le roman «Harraga» de Boualem Sansal*, Faculté des Lettres et des Langues, Département des Lettres et de la Langue Française, Université 8 Mai 1945 Guelma.

DEFERT Jean-Jacques (2020), « Les espaces hétéroglossiques comme stratégie littéraire de résistance dans Harraga de Boualem Sansal », *Dalhousie French Studies. Revue d'études littéraires du Canada atlantique*, n. 116, pp. 151-160. URL : https://id.erudit.org/iderudit/1071057ar

LEMOUX Julie (2015), « Boualem Sansal, Harraga », *e-Migrinter*, n. 13. URL : http://journals.openedition.org/e-migrinter/541

Critiques sur *Hope and other dangerous pursuits* de Laila Lalami

MAMAH Abou-bakar (2020), « Crossings in Hope and Other Dangerous Pursuits, by Laila Lalami », *Research in Africain Literatures*, vol. 51, n. 3, pp. 25-42. URL : Crossings in Hope and Other Dangerous Pursuits, by Laila ...jstorhttps://www.jstor.org › stable › reseafrilite.51.3.02

PALLADINO Mariangela (2018), « (Im)mobility and Mediterranean Migrations: Journeys "Between the Pleasures of Wealth and the Desires of the Poor" », *The Journal of North African Studies*, vol. 23, n. 1–2, pp. 71-89. URL : https://www.tandfonline.com/doi/abs/10.1080/13629387.2018.1400241

Critiques sur *Partir* de Tahar Ben Jelloun

ÁDÁM Anikó (2012), « LA TOPOGRAPHIE DES IDENTITÉS : LECTURE CULTURELLE DE PARTIR DE TAHAR BEN JELLOUN », V*erbum Analecta Neolatina,* vol. XIII, n. 2, pp. 369–380. URL : https://real.mtak.hu/147773/1/472-Article%20Text-1015-1-10-20220716.pdf

EYENGA ONANA Pierre Suzanne (2022), « Expérience migratoire et plaidoyer pour le vivre-ensemble : un décryptage de l'errance et de l'exil dans Partir de Tahar Ben Jelloun », *Voix plurielles*, vol. 19, n. 3, pp. 579–594. URL : https://doi.org/10.26522/vp.v19i2.4144

HAKKARI Rachid (2007), « Partir ou le récit d'une immigration à visage humain. Partir, Tahar Ben Jelloun, 2006 », *Horizons Maghrébins - Le droit à la mémoire*, n. 56, Littérature et héritage spirituel dans le monde arabe et en méditerranée, pp. 178-179. URL

: Partir ou le récit d'une immigration à visage humain. ...Perséehttps://www.persee.fr › doc › horma_0984-2616_2007_...

KHAJAVI Behnaz (2016), « Le passage de la Méditerranée : la migration et la nouvelle culture dans *Partir* de Tahar Ben Jelloun », *Plume*, n. 23. URL : la migration et la nouvelle culture dans Partir de Tahar Ben ...revueplume.irhttps://www.revueplume.ir › arti...

MESSADI Samia (2014/2015), *Tragique et personnages dans Partir De Tahar Ben Jelloun*, Université Mohammed Seddik Ben Yahia- Jijel, Faculté des lettres et des langues, Département de français.

Critiques sur *Cannibales* de Mahi Binebine

BENBELLA Bouchra (2021), « Mare Nostrum : une frontière anthropophage dans Cannibales (1999) de Mahi Binebine », *Babel*, n. 43, pp. 211-218. URL : une frontière anthropophage dans Cannibales (1999) d...OpenEdition Journalshttps://journals.openedition.org › ...

BRICCO Elisa (2013), « Raconter le départ : « Cannibales » de Mahi Binebine » G*enova University Press*, n. 20, Lire le roman francophone. Hommage à Parfait Jans (1926-2011) - actes de la VIe Journée de la Francophonie Vérone, 28 mars 2012. URL : Raconter le départ : « Cannibales » de Mahi BinebineRiviste GUPhttps://riviste.unige.it › view

HARZOUNE Mustapha (2000), « Mahi Binebine, *Cannibales*, 1999 », *Hommes & Migrations*, n. 1224 Marseille, carrefour d'Afrique. pp. 123-124. URL : https://www.persee.fr/doc/homig_1142852x_2000_num_1224_1_5394_t1_0123_0000_1

LÉCRIVAIN Claudine (2009), Romans marocains et question migratoire : les circonvolutions frontalières du silence, *Revue d'études françaises*, n. 14, pp. 145-155. URL : http://cief.elte.hu/Espace_recherche/Budapest_REF.htm

Sitographie

Conseil Européen : https://www.consilium.europa.eu/it/infographics/migration-flows-to-europe/

Commission européenne : https://commission.europa.eu/strategy-and-policy/priorities-2019- 2024/promoting-our-european-way-life/statistics-migration-europe_en

FRONTEX : https://www.frontex.europa.eu/media-centre/news/news-release/detections-in-central-mediterranean-at-record-level-xSzOka

HAUT COMMISSARIAT AU PLAN : https://www.hcp.ma/Activite-emploi-et-chomage-trimestriel--premier-trimestre-2024_a4009.html

MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR : Les chiffres de l'immigration en France / Études et statistiques ...Direction générale des étrangers en Francehttps://www.immigration.interieur.gouv.fr › ...

OIM :https://missingmigrants.iom.int/sites/g/files/tmzbdl601/files/publication/file/2023%20M MP%20MENA%20Annual%20Briefing.pdf

OIM - DISPLACEMENT TRACKING MATRIX : https://dtm.iom.int/europe/arrivals

UNODC (2010), *Smuggling of migrants into, through and from North Africa. A thematic review and annotated bibliography of recent publications*, Vienna. URL : Smuggling of migrants into,through and from North AfricaUnited Nations Office on Drugs and Crimehttps://www.unodc.org › human-trafficking › Mi...

ChatGPT : https://openai.com/index/chatgpt/

Glossaire

LAROUSSE : https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais

LE PETIT ROBERT : https://dictionnaire.lerobert.com/fr/

ANTI-PLAGIARISM AND FRAUD STATEMENT

DECLARATION SUR L'HONNEUR CONTRE LE PLAGIAT ET LA FRAUDE

I certify that this thesis is my own work, based on my personal study and/or research and that I have acknowledged all material and sources as well as AI tools used in its preparation. I further certify that I have not copied or used any ideas or formulations from any book, article or thesis, in printed or electronic form, or from AI tools without specifically mentioning their origin, and that complete citations are indicated in quotation marks.

I also certify that this assignment/report has not previously been submitted for assessment in any other unit, except where specific permission has been granted from all unit coordinators involved, and that I have not copied in part or in full or otherwise plagiarised the work of other students and/or persons.

In accordance with the law, failure to comply with these regulations makes me liable to prosecution by the disciplinary commission and the courts of the Republic of France for university plagiarism.

Je certifie que ce mémoire est un travail original, basé sur mes propres études et recherches et que tous les outils et sources d'intelligence artificielle utilisés dans sa rédaction ont bien été signalés. Je certifie, de surcroît, que je n'ai ni recopié ni utilisé des idées ou des formulations tirées d'un ouvrage, article ou mémoire, en version imprimée ou électronique, ou créées par un outil d'intelligence artificielle, sans mentionner précisément leur origine et que les citations intégrales sont signalées entre guillemets.

Je certifie également que ce mémoire n'a pas été précédemment soumis pour évaluation dans une autre unité, sauf si une permission spécifique a été accordée par tous les coordinateurs d'unité impliqués, et que je n'ai pas copié en partie ou en totalité ou autrement plagié le travail d'autres étudiants et/ou personnes.

Conformément à la loi, le non-respect de ces dispositions me rend passible de poursuites devant la commission disciplinaire et les tribunaux de la République française pour plagiat universitaire.

Name/*Nom* : MARIA LETIZIA GRECO

Date: 15/06/2025

Signature: Maria Letizia Greco